

THÉANA

ET

LORENZO.

THÉANA

ET

LORENZO,

HISTOIRE ITALIENNE.

Par Coffin-Rony, *auteur du Nestor Français, ancien avocat au parlement de Paris, et membre de la société académique des sciences de la même ville.*

De desseins en regrets, et d'erreurs en désirs,
Les mortels insensés promènent leur folie,
Dans des malheurs présens, dans l'espoir des plaisirs
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ
Locard, lib. rue Froimanteau, n° 19.
Palais du Tribunat, galerie des libraires, N°. 3.
L'Auteur, cul-de-sac Pecquey, n° 1.

1808

THÉANA

ET

LORENZO.

CHAPITRE VIII.

Voyage inutile. -- Course au Mont-Vésuve. Sa description. — Mort de Pline — Avanture nocturne et terrible. — Un nouveau personnage intéressant paraît en scène. — Rencontre imprévue.

Le bonheur marche seul ; mais les chagrins
en foule ,
S'entre-viennent à la fois assiéger tous nos jours ;
Avec les doux plaisirs, le tems fuit et s'écoule ;
Mais avec le malheur, il prolonge son cours.

LORENZO part à cheval, pour se rendre à Naples : ce voyage, qu'il

avait médité pour combattre une passion terrible, par le souvenir d'un agréable sentiment, n'est plus pour lui qu'un pénible et sacré devoir qu'il va remplir : il va revoir cette aimable et jolie compagne d'une heureuse jeunesse ; il va se rappeler près d'elle ces jeux innocens qui n'avaient pour témoin qu'une tendre mère, et cette mère est dans les fers. Ah ! Lorenzo, le malheur qui entoura ton berceau, ne s'est éloigné de toi pendant ton enfance, que pour te porter ses coups dans un âge où ils sont plus sensibles. Enfin il arrive à Naples, et ses yeux n'ont pu se reposer sur les beautés de ses sites environnans, qui font de cette campagne l'Elisée de la terre. Cette heureuse Partenope (1)

---

(1) Naples, ville d'Italie, capitale et métropole du royaume auquel elle donne son

embellie par la présence de celle qui lui fut chère, n'offre aucun charme à son esprit, ni à son cœur déchiré par la douleur la plus vive.

Il se hâte de se rendre à l'adresse de Visconti, méditant les moyens de préparer l'ame de Théana à recevoir le coup terrible qu'il va lui porter ; mais il apprend que Visconti a

---

nom, est très-ancienne, et fut d'abord appelée Parthenope, à cause, disent quelques-uns, qu'Ulisse et ses compagnons s'étaient échappés des douceurs du chant de la syrène, Parthenope, cette nymphe marine qui se précipita de désespoir, et qui fut enterrée à Palœopolis: d'autres prétendent qu'une Parthenope, fille d'Eumaléus, roi de Thessalie, et petite fille d'Alceste, y ammena une colonie des états de son père, et qu'elle donna son nom à cette ville qui en portait auparavant un qui est inconnu.

quitté depuis longtems cette ville, qu'il s'est retiré dans une campagne isolée et près de Pompéia. Il consacre ce jour au repos, et repart le lendemain : il trouve la maison qu'on lui avait indiquée, mais les gens qui l'abitent ne connaissent pas Visconti : Lorenzo ne sait plus que faire: quel parti prendre ? le maître de la maison voit notre jeune homme affecté de ce contre-tems, et juge à sa douleur, qu'il est pour lui du plus grand intérêt de trouver la personne qu'il demande. Ce vieillard lui offre sa maison pour asyle, Lorenzo hésite; pressé par les vives instances de Salceti, il accepte pour un jour : non jeune étranger, vous resterez ici, jusqu'à ce qu'un de mes domestiques que j'enverrai à Naples pour y prendre tous les renseignemens possibles sur le signor Visconti, soit de retour ;

deux ou trois jours lui suffisent; craignez-vous, jeune homme, de passer quelques momens avec un vieillard qui s'est enséveli dans cette solitude, pour y trouver le repos, que lui a enlevé la perte d'une fille chérie. La perte d'une fille chérie. . . Lorenzo soupira, et regardant Salceti, une larme s'échappa de ses yeux. Son hôte charmé de cette sensibilité, récidiva sa prière, à laquelle Lorenzo se rendit avec plaisir. Un domestique fut aussitôt dépêché pour Naples, avec ordre de faire les plus exactes perquisitions.

Salceti eut pour Lorenzo, toutes les attentions les plus délicates; le soir, ils parcoururent les environs de son modeste palais, dont la vétusté rappelait d'antiques et d'illustres souvenirs : en réfléchissant sur les ruines qui couvraient les lieux qu'ils visitaient, le cœur de Salceti s'ouvrit à

la confiance, et sa douleur trouva quelques charmes à s'appesantir sur ses causes.

Vous êtes bien jeune encore, dit-il à Lorenzo, et le monde ne s'offre à vos yeux peu expérimentés, que sous un voile tissu par les plaisirs et les rêves heureux de la jeunesse : comme vous, longtems je crus au bonheur parfait. Heureux par les dons de la fortune, le sort me lia à la femme la plus parfaite ; la naissance d'une fille mit le comble à mes vœux, et ma félicité surpassait celle de tous les nobles de Florence : les maux qui ont déchiré le sein de ma patrie m'avaient épargné ; ma fille croissait sous mes yeux, et ses graces se développant avec les années, me faisaient retrouver en elle les charmes et les vertus de sa mère : mais, hélas !... un séducteur corrompit ce cœur innocent ; ma fille,

dès sa naissance avait été promise au fils d'un de mes amis, de l'infortuné Strozzi, qui depuis vingt ans a surement succombé sous les maux de la persécution des Medicis, ou sous leur fer assassin : ce fils lui-même ne lui a peut-être pas survécu, ou dumoins je l'ignore : je refusai donc tous les partis qui se présentaient, espérant qu'un jour je pourrais retrouver mon ami, ou son fils : Euphémie, cachant son amour après le refus que je fis de l'unir à Zanubio .... — Zanubio, s'écrie Lorenzo ! — Oui, c'est le nom du perfide qui m'a ravi ma fille. — Quoi ! vous pensez.... — Hélas ! quel autre que lui m'eut privé de ma chère Euphémie !....

Un jour que j'étais allé à Naples avec mon épouse, je laissai Euphémie dans cette campagne : le lendemain je revenais, croyant la serrer dans

mes bras ; mais elle était, dit-on, sortie avec une de ses femmes : la nuit arriva, Euphémie ne paraissait pas : O jour fatal ! ô moment de terreur ! pour sentir les angoisses qui me déchiraient, il faudrait être père, et pour être père tendre, il fallait avoir une Euphémie. Mon épouse et moi, suivis des gens de la maison, nous courrons de tous côtés, nous errons dans la plaine, nous pénétrons dans tous les bois environnans ; nos voix paternelles portent partout les cris de la douleur et du désespoir. Envain on appelle Euphémie, à ce nom chéri succède le plus affreux silence, le silence de la mort : excédés de fatigues, accablés par le désespoir le plus affreux, nous regagnons notre maison : un mois est employé à de vaines recherches, j'apprends seulement que le jour même de la dispa-

rution de ma fille, Zanubio est venu la voir : je vole chez lui à Naples, mais Zanubio depuis un mois a quitté cette ville et l'on ignore ce qu'il est devenu. A cette nouvelle, mon épouse, frappée d'un coup mortel, tombe malade, et bientôt m'est ravie : voilà près d'un an que la fortune cruelle m'a frappé ; depuis cet évènement, vous êtes le premier homme que j'ai vu et voulu recevoir, et je sens qu'il est doux de pouvoir rencontrer un être sensible qui écoute le récit de nos peines.

Après plusieurs questions, Lorenzo fut bien assuré que le séducteur était son ami : cependant rien n'avait pu lui indiquer pendant son séjour à Rome, que Zanubio eut quelques relations avec une femme. Toujours occupé des arts et de son état, Zanubio ne l'avait jamais quitté ; craignant

donc de se tromper, il ne parla point à Salceti de ses rapports avec Zanubio, se réservant d'éclaircir le fait lors de son retour, et formant le projet de rendre le bonheur et le repos à ce bon vieillard.

En retournant au château, Salceti proposa à Lorenzo de visiter le lendemain les ruines de Pompéia. Cette offre fit plaisir à notre jeune artiste, qui crût trouver par là une distraction à ses peines et à celles de l'infortuné Salceti.

Ils se levèrent dès l'aube du jour, et arrivèrent à pied, une heure de chemin, sur ces terreins produits par les cendres du Mont-Vésuve, et qui couvrent *Pompéia*, *Herculanum*, *Sorente*, et une foule de villages avec des milliers d'hommes. Là, les descendans de ces victimes semblent éterniser le respect qu'ils portent à

leurs ancètres, et ne pas vouloir quitter le tombeau qui peut encore un jour les réunir à eux : ils y ont planté des vignes qu'ils cultivent avec sécurité. (1) Les mûriers, les figuiers et les peupliers y croissent avec plaisir. Arrivés sur ces sommets, Salceti tira de son porte-feuille un manuscrit, et lit à Lorenzo la des-

---

(1) Depuis 40 ans, on a fait des fouilles; en entrant on y voit aujourd'hui le quartier des soldats, c'est un quartier quarré long de bâtiment, qui renferme une foule de chambres isolées, et dont la façade s'appuie sur un portique qui règne autour, soutenu par des colonnes cannelées peintes en rouge. Dans les chambres, on y trouve plusieurs ustenciles propre à divers usages. Dans une on a trouvé des fers attachés à la jambe d'un squellette; dans un antre, des monceaux d'ossemens.

En sortant de-là, on entre dans la ville. Toutes les maisons sont ouvertes, elle sont

cription de ce terrible et mémorable désastre, décrite par Pline le jeune, dont l'oncle fut une célèbre victime.

» Mon oncle était à Misène, où il commandait la flotte.

Le 23 août, an 79 de J. C., une heure environ après midi, comme il était sur son lit, occupé à étudier,

---

petites, mal distribuées ; mais aussi qu'elle propreté ! qu'elle élégance ! dans chacune, un portique intérieur, un pavé en mosaïque, une colonade quarrée, et au milieu, une citerne pour recueillir l'eau qui découle des toîts; dans chacune, des thermes, des étuves et partout des peintures à fresque, du meilleur goût, sur les fonds les plus agréables.

On y voit le temple d'Isis, le tombeau de la famille de Diomède, la maison de campagne d'Aufidius, une Venus est peinte sur les panaux, un Adonis et Narcisse au bain ; on dirait qu'il n'y a pas huit jours que ces objets sont peints.

après avoir, suivant sa coutume, dormi un moment au soleil et bu de l'eau froide, ma mère monte à sa chambre, elle lui annonce qu'il s'élève dans le ciel un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaire. Mon oncle se lève, il examine le prodige; mais sans pouvoir reconnaître, à cause de la distance que ce nuage montait du Vésuve : il ressemblait à un grand pin ; il en avait la cîme ; il en avait les branches. Sans doute un vent souterrain le poussait avec impétuosité, et le soutenait dans les airs. Il paraissait tantôt blanc tantôt noir, tantôt de diverses couleurs, suivant qu'il était plus ou moins chargé, ou de cailloux ou de cendres.

Mon oncle fut étonné ; il crut ce phénomène digne d'être examiné de près. Vite une galère, dit-il, et il m'invite à le suivre : j'aimai mieux

rester pour étudier. Mon oncle sort donc seul, et ses tablettes à la main, il s'embarque.

Cependant je continuai à étudier, je prends le bain, je me couche; mais je ne pouvais dormir. Le tremblement de terre, qui depuis plusieurs jours, agitait aux environs tous les bourgs et les villes même, augmentait à tout moment. Je me lève pour aller éveiller ma mère; ma mère entre soudain dans ma chambre pour m'éveiller.

Nous descendîmes dans la cour; là nous nous assîmes. Pour ne pas perdre mon tems, je me fis apporter Tite-Live. Je lis, je médite, j'extrais comme j'aurais fait dans ma chambre: Etait-ce fermeté? était-ce imprudence? je l'ignore: j'étais si jeune! (1) Dans le

(1) Il n'avoit que 18 ans.

moment arrive un ami de mon oncle, parti nouvellement d'Espagne pour le voir ; il reproche à ma mère sa sécurité, à moi mon audace : je ne levai seulement pas les yeux de dessus mon livre. Cependant les maisons chancelaient à un tel point, que nous résolumes de quitter Misène. Le peuple épouvanté nous suivit ; car la frayeur imite quelquefois la prudence.

Sortis de la ville, nous nous arrêtons ; nouveaux prodiges, nouvelles terreurs. Le rivage, qui s'élargissait sans cesse, couvert de poissons demeurés à sec, sagitait à tous momens et repoussait fort loin la mer irritée qui retombait sur elle-même ; tandis que devant nous s'avance, des bornes de l'horison, un nuage noir chargé de feux sombres, qui incessamment le déchire et jaillissent en larges éclairs.

L'ami de mon oncle revient alors à la charge. Sauvez-vous, nous dit-il, c'est la volonté de votre oncle, s'il est vivant; et son vœu, s'il est mort.— Nous ignorons le sort de mon oncle, répondîmes-nous, et nous nous inquiéterions du nôtre! — A ces mots l'Espagnol part.

Dans l'instant la nue s'abat des cieux sur la mer, et l'enveloppe; elle nous dérobe l'île de Caprée et le promontoire de Misène. Sauves-toi, mon cher fils, s'écrie ma mère; sauve toi, tu le dois, tu le peux, car tu es jeune; mais moi, chargée d'embonpoint et d'années, pouvu que je ne sois pas cause de ta mort, je meurs contente. — Ma mère, point de salut pour moi qu'avec vous! — Je prends ma mère par la main et je l'entraîne.— ô mon fils! disait-elle, en pleurant, je te retarde!

Déja la cendre commençait à tomber; je retourne la tête, une épaisse fumée, qui inondait la terre comme un torrent, se précipitait vers nous. — Ma mère, quittons le grand chemin ; la foule va nous étouffer dans ces ténèbres qui accourent. A peine avions-nous quitté le grand chemin, il était nuit ; la nuit la plus noire. Alors ce ne furent plus que des plaintes de femmes, que gémissemens d'enfans, que cris d'hommes. On entendait à travers les sanglots, et avec les divers accens de la douleur : — *mon père ! — mon fils ! — ma femme !* on ne se reconnaissait qu'à la voix. Celui-ci déplorait sa destiné ; celui-là le sort de ses proches : les uns imploraient les dieux ; les autres cessaient d'y croire: plusieurs appelaient la mort même contre la mort. On disait que l'on était maintenant enseveli avec le

monde dans la dernière des nuits, dans celle qui devait être éternelle ; et au milieu de tout cela, que de récits funestes ! que de terreurs imaginaires ! la frayeur outrait tout, et croyait tout.

Cependant une lueur perce les ténèbres, c'était l'incendie qui approchait ; mais il s'arrête, s'éteint, la nuit redouble, et avec la nuit, la pluie de cendres et de pierres. Nous étions obligés de nous lever, de moment en moment, pour secouer nos habits. Le dirai-je ? au milieu de cette scène d'horreur, il ne m'échappa pas une plainte. Je me consolais de mourir ; dans cette pensée, *l'univers meurt.*

Enfin cette épaisse et noire vapeur, peu-à-peu se dissipe et s'évapore. Le jour ressuscite, même le soleil ; mais terne et jaunâtre, tel qu'il se montre ordinairement dans une éclipse. Quel

spectacle s'offrit alors à nos regards encore incertains et troublés! Toute la terre était ensevelie sous la cendre, comme elle l'est en hiver sous la neige. Le chemin était perdu, on cherche Misène; on le retrouve; on y retourne; on le reprend; car on l'avait en quelque sorte abandonné. Nous reçûmes bientôt après des nouvelles de mon oncle. Hélas! nous avions toute raison d'en être inquiets!

Je vous ai dit, qu'après nous avoir quitté à Misène, il était monté sur une galère. Il dirigea sa route vers Rétine et les autres bourgades menacées. Tout le monde en fuyait, il y entre. Au milieu de la confusion générale, il observe attentivement la mer, en suit tous les phénomènes, et à mesure il dictait; mais déjà une cendre épaisse et brûlante s'abattait sur sa galère; déjà des pier-

res tombaient à l'entour ; déjà le rivage était comblé de quartiers entiers de montagne. Mon oncle hésite s'il retournera sur ses pas, ou s'il gagnera la pleine mer : *la Fortune seconde le courage*, s'écrie-t-il , *tournez vers Pomponianus*. (1) Pomponianus était à Stabie. Mon oncle le trouve tout tremblant ; il l'embrasse , l'encourage , et pour rassurer son ami par la sécurité , il demande un bain , se met ensuite à table, et soupe gaiment ; ou du moins ce qui ne prouverait pas moins de caractère, avec toutes les apparences de la gaité.

Cependant le Vésuve s'enflammait de toutes parts dans la profondeur des ténèbres. Ce sont des villages abandonnés qui brûlent, disait mon oncle à la foule, pour tâcher de la

---

(1) Ami de Pline.

rassurer. Ensuite il se couche, il s'endort. Il dormait du sommeil le plus profond, lorsque la cour de la maison commença à se remplir de cendres; toutes les issues s'obstruaient. On court à lui; il fallut l'éveiller. Il se lève, il rejoint Pomponianus, délibère avec lui et sa suite, sur le parti qu'il faut prendre. Resteront-ils dans la maison? fuiront-ils dans la campagne? S'ils restent, comment échapper à la terre qui s'entr'ouvre? et s'ils fuient aux pierres qui tombent? On choisit le dernier parti, la foule persuadée par la crainte, mon oncle convaincu par la raison.

On sort donc dans l'instant de la ville, et pour toute précaution, on se couvre la tête d'oreillers. Le jour recommençait partout ailleurs; mais là, continuait la nuit: nuit horrible! la nue en feu l'éclairait. Mon oncle

voulut s'approcher du rivage, malgré la mer qui était encore grosse. Il descend, boit de l'eau, fait étendre un drap et se couche. Tout-à-coup des flammes ardentes, précédées d'une ardeur de souffre, brillent et font fuir au loin tout le monde. Mon oncle, soutenu par deux esclaves, se l'ève; mais soudain, suffoqué par la vapeur, il tombe : — Et Pline est mort..... »

La veille de cette éruption, ajoute Salceti, des naturalistes agitaient sur le sommet du Vésuve, en s'y promenant parmi les fleurs, si ce mont était un volcan.

Quel réveil pour les habitans, qui ont échappé à la mort! Que de larmes les jours suivans! que de craintes, de terreurs et de douleurs pour les victimes avant de perdre la vie! Hommes imprudens qui avez bâti

Pompéia, au pied du Vésuve, sur la lave et sur la cendre ! Portez, Lorenzo, les yeux autour de vous, voyez encore ces chaumes rustiques qui s'élèvent non loin de ces vignes; en vérité les hommes ressemblent aux fourmis, qui après un accident qui a détruit une de leur fourmillière, le moment d'après, la refont.

Après avoir laissé calmer les sensations douloureuses que le récit fidèle de ce désastre avait fait naître dans l'ame de Lorenzo, Salceti lui fit descendre la montagne où il trouva un domestique à qui il avait ordonné de venir l'attendre avec sa voiture; ils y montèrent, et prirent la route du mont Vésuve, qui depuis quelques tems jettait des flammes, mais avec si peu de violence, que cette foible éruption permettait aux curieux d'approcher aisément près du cratère.

« (1) Ils quittent leur voiture, et laissèrent le cocher et le domestique à Resnia, petit village au-delà de Portici, et montent sur des mulets. Trois hommes robustes les accompagnent, avec une provisoin de flambeaux.

Ils gravissent une pente assez douce entre deux champs couverts de peupliers, de mûriers, de figuiers entrelacés de vignes souples et vigoureuses, qui tantôt s'appuient et se suspendent à ces arbres, tantôt montent, et se soutiennent d'elles-mêmes au milieu des airs. Après avoir traversé pendant une heure, de beaux vergers, ils arrivent à une lave immense, qui quoiqu'arrêtée et éteinte, effraie encore et menace.

Les bords de cette lave sont tapissés

(1) Voyez les lettres sur l'Italie.

comme les bords de la Seine, de gazon et de fleurs, et ombragés çà et là de jeunes arbustes, qu'une cendre féconde arrose, pour ainsi dire, et nourrit toujours. Après avoir suivi quelque tems un sentier très-difficile, ils se trouvèrent sur des rochers affreux, au milieu de la cendre mouvante.

Là, la terre cesse pour le pied des animaux, mais non pas pour celui de l'homme, qui a trouvé presque toutes les bornes que lui avait prescrites la nature, et souvent les a franchies; là, il leur fallut gravir péniblement des monceaux de scories qui s'écroulaient sous leurs pas. Ils s'arrêtèrent un moment pour contempler.

Devant eux, les ombres de la nuit et les nuages s'épaississaient de la fumée du volcan, et flottaient autour

du Mont; derrière eux, le soleil précipité au-delà des montagnes couvrait de ses rayons mourans, la côte de Pausilippe, Naples et la mer, tandis que sur l'île de Caprée, la lune à l'horizon paraissait; de sorte qu'en cet instant ils voyaient les flots de la mer étinceler à la fois, des clartés du soleil, de la lune et du Vésuve. Quel tableau! transportez-là, l'homme irréligieux, qu'il interroge son cœur. Quelles pulsations! quels sentimens! le Vésuve est-il alors le seul volcan? et sa tête... et ses réflexions.....

Lorsqu'ils eurent contemplé cette obscurité et cette splendeur, cette nature affreuse, stérile, abandonnée, et cette nature riante, animée, fécondant l'empire de la mort et celui de la vie, ils se jetèrent à travers les nuages, et, continuant à gravir, ils parvinrent au cratère.

C'est donc là ce formidable volcan qui brûle depuis tant de siècles, qui a submergé tant de cités, qui a consumé des peuples, qui menace à toute heure cette vaste contrée, cette Naples, où dans ce moment on rit, on chante, on danse, on ne pense seulement pas à lui. Quelle lueur autour de ce cratère! qu'elle fournaise ardente au milieu! d'abord ce brûlant abîme gronde; déjà il vomit dans les airs, avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendre, une immense gerbe de feux: ce sont des millions d'étincelles; ce sont des milliers de pierres, que leur couleur noire fait distinguer, qui sifflent, tombent, retombent, roulent: une vient frapper la terre à cent pas d'eux, l'abîme tout-à-coup se referme; puis tout-à-coup il se rouvre, et vomit encore un autre incendie: cependant la lave s'élève sur les bords du cra-

tère; elle se gonfle, elle bouillonne, coule..... et sillonne, en longs ruisseaux de feu, les flancs noirs de la montagne.

Lorenzo était en extase. Ce désert! cette hauteur! cette nuit! ce mont enflammé! qu'elle réunion d'étonnantes et majestueuses horreurs! quel tableau pour l'imagination d'un artiste (1)! il aurait voulu passer la nuit auprès de cette incendie, et voir le soleil, à son retour, l'éteindre de l'éclat de ses

---

(1) Le célèbre Peintre Vernet, jaloux d'étudier la nature, s'embarquoit souvent dans sa jeunesse, et faisoit de longs trajets sur mer. Notre artiste étoit à même d'observer les scènes variées qu'offre cet élément, à l'avidité dangéreuse, où la curiosité naturelle de l'homme, dans un de ces voyages, que l'amour seul de son art, lui faisait entreprendre, les vents se déchaînerènt, la mer se souleva et le vaisseau qui le portoit essuya la plus

rayons éblouissans ; mais un vent frais commençait à se faire sentir et fit craindre aux conducteurs quelqu'orage ; ils pressèrent le retour : Lorenzo descend donc, mais avec quel chagrin ! qu'il lui en coûte de détacher d'un pareil tableau, le regard qui sera le dernier.

Les guides avaient rallumé les flambeaux, ils descendirent, ou plutôt roulèrent, car en descendant on fait

---

violente tempête. M. Vernet, sans penser au danger qu'il courait, prie un matelot de l'attacher aux cordages; celui-ci lui eut à peine accordé sa demande, que la tempête devint plus horrible, et le péril plus évident. La consternation et l'effroi se peignent aussitôt sur les visages, à l'aspect des vagues irritées, au bruit et aux éclats de la foudre qui sillonne la nue. Le jeune peintre paraît seul saisi d'admiration : *Ah ! grand Dieu que c'est beau.*

en une demi-heure le chemin que l'on fait en trois heures pour y parvenir; mais à peine furent-ils au pied de la montagne que le tems s'éclaircit, ils quittèrent leur guide à *Résina*, et gagnèrent leur hôtellerie.

Le lendemain, Salceti voyant le plaisir que Lorenzo éprouvait à contempler les tableaux qu'offrent les campagnes de Naples, lui offrit une nouvelle promenade : fatigués du voyage de la veille, ils se levèrent tard, et voulant laisser passer le fort de la chaleur, ils ne partirent que sur les cinq heures du soir, pour visiter le château du roi, qui n'a rien de bien important, ni en architecture, ni en ornemens; mais qui appelle la curiosité du voyageur par sa situation pittoresque. Ils s'égarèrent avec plaisir parmi les ruines qui l'environnent, et leur conversation animée et

soutenue par ce sentiment si naturel, qui porte l'homme à vouloir pénétrer ce qui a été avant lui, ils ne s'apperçurent que très-tard et lorsque le jour tombait, que le tems était couvert. A la chaleur brûlante succède bientôt un vent du Nord; les nuages s'amoncèlent, le tonnerre gronde au loin, déjà il se rapproche, et ce n'est plus qu'à la lueur des éclairs, qu'ils peuvent gagner une partie des ruines qui leur sert d'abri contre l'orage; mais le bruit de quelques pierres qui s'écroulent sous les efforts redoublés des vents furieux, leur fait sentir qu'ils ne peuvent y rester sans danger : ils s'en éloignent, ne sachant ou porter leurs pas, lorsque la faible lueur d'une lumière frappe leur vue; ils se dirigent vers elle, espérant trouver un chaume hospitalier; ils sont déjà près de l'endroit que la lumière indiquait,

lorsqu'elle sembla s'éloigner en s'affaiblissant : ils continuent de marcher en suivant la même direction, lorsque tout-à-coup cette lumière reparait à leurs yeux et leur laisse appercevoir, malgré la pluie qui tombe avec force, une femme : ils suspendent leur marche, et distinguent facilement que cette femme vêtue de blanc est à genoux.

Salceti voudrait envain cacher le sentiment secret de terreur qui l'agite, lorsque Lorenzo qui s'en apperçoit, l'encourage à continuer la marche. La lumière s'éloigne encore, mais sans disparaître totalement, et guidés par une très-faible lueur, ils entrent dans un souterain. Lorenzo partage un moment la frayeur de son compagnon, et croyant devoir accorder quelque chose à la prudence, il s'arrête aussi : il écoute, il entend sans

pouvoir distinguer, une voix faible. Ses accens sont doux et plaintifs, ils inspirent, non la crainte, mais l'intérêt le plus tendre : l'humanité chère au cœur de Lorenzo, parle aussi fortement à celui de Salceti, et s'oubliant eux-mêmes ils avancent lentement et à petit bruit, sous une voûte taillée dans le roc.

Lorenzo qui marche le premier peut déjà distinguer les traits d'une femme que la douleur et le chagrin ont altérés: ils entendent ces mots :

« *O mon père, tu gémis sur le sort d'une fille qui te chérit! peut-être la douleur t'a-t-elle conduit au tombeau: et toi, ma mère, qu'elles larmes tu répands sur moi! le ciel en brisant les fers qui me séparaient de toi, semble regretter de sauver l'innocence et la vertu!... Ces ténèbres, cet orage, arrêtent ma fuite, et me ferment peut-*

être le chemin qui m'eut conduite dans tes bras : hélas ! si je ne dois plus vous revoir, si je ne dois plus presser ma tendre mère sur mon sein, viens ô mort, viens fermer les yeux de la malheureuse Euphémie. »

A ces mots, à ce nom, Salceti tombe sans connaissance. Lorenzo s'élance vers le lieu où l'infortunée était assise ; venez Euphénie, s'écrie-t-il, venez dans les bras de votre père ; accourez, votre voix vient de frapper son cœur paternel ; vos secours lui sont nécessaires. En vain Euphémie effrayée veut fuir, Lorenzo la saisit par le bras, s'empare de sa lumière et l'entraîne près de Salceti, qui est aussitôt reconnu de sa fille. Leurs soins le rappellent à la vie, il ouvre les yeux et voit Euphémie à genoux, près de lui. — Ah ! fille cruelle, dans quel lieu te retrouvé-

je ? est-ce le remord, ou l'abandon de ton perfide séducteur qui t'y a conduite? est-ce ton pardon que tu sollicites?..... Ton pardon,... vas fille trop chère, il y a longtems qu'il est écrit dans mon cœur, reviens près d'un père qui te chérit et ne peut vivre sans toi : en même tems ce bon vieillard lui tend les bras, la presse contre son sein et l'inonde de ses larmes.

Après avoir répondu aux tendres caresses de son père, Euphémie lui dit: je ne puis comprendre les reproches que vous venez de m'adresser; vôtre fille dont le cœur fut formé par vos vertus, n'a pu un seul moment s'écarter des sentimens de la piété filiale et de la vertu; mon ame a pu être sensible à l'amour, mais le choix de cet amour a été trop noble pour mériter le nom odieux de séducteur : croyez votre Euphémie, elle est

et sera toujours digne de vous; mais les momens sont précieux, le crime nous environne, dans ce séjour de ténèbres et d'horreurs : hâtons-nous de fuir, un instant peut vous perdre avec moi; à peine a-t-elle achevé, que le bruit de plusieurs personnes se fait entendre à l'entrée de la caverne, et porte l'effroi dans l'ame d'Euphémie, qui pâlit. — Est-ce un secours protecteur que le ciel nous envoie, ou bien sont-ce mes bourreaux? — Est-ce pour nous préparer au malheur que la nature nous prévient par un pressentiment? Euphémie, son père, Lorenzo sont à l'instant entourés par six hommes masqués, enveloppés de manteaux et armés, qui leur présentent à chacun un pistolet. Un deux s'empare d'Euphémie et la force de rentrer dans le cachot dont elle s'était échappée. Lorenzo et Salceti sans armes, ne pouvant offrir

aucune résistance, sont eux-mêmes entraînés dans une des prisons de ce souterrain.

Quelle nuit horrible pour Salceti! quel moment affreux pour Lorenzo. A la fleur de son âge, se voir enseveli dans les entrailles de la terre, avec la crainte d'une mort lente, et d'un tombeau inévitable! — Sort barbare, s'écrie le vieillard, ne persécutes-tu que les cœurs honnêtes et vertueux! est-ce donc par des forfaits que l'on mérite tes faveurs. O grand Dieu, toi que j'implorai toujours au tems de ma prospérité, jette tes regards sur moi! — Contemple ta victime, appesantis ton bras sur elle; mais épargne Euphémie, elle n'est pas coupable! tu l'as entendue, tu le sais! protége ce jeune homme et rends les tous deux à la lumière.

Lorenzo rappela toute sa fermeté

pour verser, dans l'ame du malheureux Salceti, une consolation, dont il avait besoin lui-même: effort sublime d'un cœur généreux, qui nous porte à oublier nos propres maux, pour consoler ceux des autres: que tu es rare dans ce siècle de fer, où l'ignorant parvenu, où le gueux revêtu n'a d'autre Dieu que lui-même, et d'autres soins que ceux de ses plaisirs, et qui pour avoir trop connu la misère, ignore et détourne ses yeux, loin de celle des êtres vertueux dont il a pris la place.

C'est ainsi que nos infortunés virent s'écouler lentement une nuit, dont le lendemain ne leur faisait envisager qu'une mort certaine; car ils pensaient bien être tombés dans les mains de brigands: en vain le jour vint éclairer l'atmosphère et ramener ce soleil pur, qui double les plaisirs du riche, porte un sentiment religieux chez

l'homme juste, et verse quelques consolations sur les peines du pauvre; nul rayon du soleil ne vint éclairer leur cachot, un air épais et condencé oppressait leur poitrine : cet état d'anxiété et de douleur dans lequel ils se trouvaient, prolongea le cours des heures, et cette nuit leur parut un siècle de souffrance ,dontils n'osaient hâter la fin, par leurs vœux ; cependant un bruit sourd vient les retirer des tristes réflexions auxquelles ils étaient livrés. Ce bruit augmente, ils écoutent,... il s'approche, un froid glacial les saisit; la porte du cachot roulant avec peine sur ses gonds, leur fait voir quatre hommes, toujours masqués et armés; un d'eux dépose une lampe allumée, qu'il attache contre le roc, prend des mains de ses compagnons un grand panier couvert: un second dépose dans le ca-

chot des pioches, des limes et des barres de fer.

— Ne craignez rien, pour vôtre vie, dit le premier, que Lorenzo crut reconnaître pour celui qui la veille avait entraîné Euphemie: nous n'en voulons point à vos jours ; voici de la nourriture pour une semaine ; voici des instrumens pour rompre les portes de ce souterrain ; vous avez également de quoi entretenir votre lampe jusqu'à ce tems : il vous est permis de chercher à recouvrer votre liberté dans vingt-quatre heures ; mais avant ce tems, le moindre effort de votre part deviendrait un crime, qui serait puni de mort.

— A peine eut-il dit, qu'il voulu s'en aller avec ses compagnons ; mais Salceti se jette à ses genoux, se traîne en suppliant vers lui, et lui saisissant les mains qu'il arrose de larmes, lui

offre de faire remettre au lieu qu'il indiquerait une partie de sa fortune, ne demandant, pour prix d'un tel sacrifice, que la liberté de sa fille et de Lorenzo.

— Il fut un tems Salceti, où tu aurais pu éviter le malheur qui t'accable, mais le refus que tu as fait de m'accorder la main de celle que j'adore, les injustes et arrogans mépris d'Euphémie ont irrité mon amour, et mon orgueil outragé a changé ce sentiment en celui d'une vengeance, que je n'étends pas encore jusques sur toi ; tu peux même espérer de presser ta fille dans tes bras; ce bonheur qui ferait la consolation de ta vieillesse et l'objet de tous ses vœux, ne dépend que d'elle : qu'Euphémie, rébelle jusqu'à ce moment à mes vœux, consente à devenir mon épouse, ses fers sont brisés; alors je vole à tes pieds sollici-

ter le pardon des excès causés par l'amour le plus tendre, te jurer de faire son bonheur et la consolation de ta vieillesse : à ces mots, il sort et referme la porte du cachot.

Lorenzo, dont la peur de la mort s'était écarté, fut frappé de la voix de cet homme, quoiqu'il la déguisa facilement à l'aide du masque. Quelques mots, dis avec moins de précaution ou plus de chaleur que les autres, lui firent croire qu'elle ne lui était pas totalement étrangère; cependant ce souvenir lui paraissait vague et incertain; seulement ce discours lui fit entrevoir le terme de sa captivité, et l'assura que son ami Zanubio, n'était pas coupable du crime dont Salceti l'avait soupçonné; enle consolant, il lui avoua donc l'amitié qui le liait avec lui : Salcéti se perdit en vaines conjectures et ne put asseoir son

soupçon parmi tant de personnes qui avaient aspiré à la main de sa fille.

Ranimé par les conseils sages et courageux de son compagnon d'infortune, Salceti prit de la nouriture, et laissa écouler plus tranquilement le laps de tems qui leur était fixé, pour commencer à briser la porte de leur prison : dans des instans même Salceti espérait que l'offre qu'il avait faite d'une partie de sa fortune, pourrait racheter sa fille; dans d'autres, il attendait tout de cet amour malheureux, que sa fille avait allumé dans le cœur de ces scélérats : mais enfin ses espérances furent déçues, et armés des instrumens qui leur avait été donnés, ils vinrent à bout, en moins d'un jour, d'ouvrir leur cachot, et quoique la nuit commença à couvrir l'horison, ils se hâtèrent de rejoindre le village de Résina, où ils trouvèrent leurs do-

mestiques, dans la plus grande inquiétude.

Le lendemain, Salceti voulut, à la tête de plusieurs villageois et de quelques gardes qui faisaient la police du pays, retourner à la caverne et délivrer sa fille : en vain Lorenzo lui remontra que la facilité qu'on leur avait donné de s'échapper, attestait que les brigands avaient , préparant leur fuite , pris toutes leurs précautions ; et que même cette démarche, qui serait au moins inutile, pouvait leur être rapportée par des espions associés à leurs crimes, et les irriter; et rendre plus dure la captivité d'Euphémie : la tendresse paternelle rejeta cet avis ; on partit au nombre de cinquante paysans bien armés, et de quinze sbirres, animés tous par l'espoir d'une forte récompense; mais leurs recherches furent vaines ; Lo-

renzo les accompagna avec Salceti, qui ne rapporta que l'affreuse certitude que sa fille était de nouveau perdue pour lui, ou que si elle lui était rendue, ce ne serait qu'avec le titre d'épouse d'un brigand.

Lorenzo, oubliant ses propres chagrins, ramena ce père malheureux dans son château; et ne croyant pas devoir l'abandonner aux accès de la douleur, il consentit à rester huit jours avec lui, quoique son retour à Rome fut nécessaire, puisque le domestique qui avait été expédié à Naples, en était revenu sans pouvoir donner aucuns renseignemens sur Visconti. Pendant ce tems, Lorenzo saisit un moment où la perte d'Euphémie avait plus affecté son père, pour faire l'éloge de Zanubio, et obtenir de lui, non un consentement formel, mais une légère espérance

que Zanubio pourrait obtenir un jour l'objet de ses vœux, si après avoir prouvé qu'il était totalement étranger à cet évènement, il parvenait à trouver le lieu qui enfermait Euphémie, et à la délivrer des mains de ses oppresseurs.

Après avoir pris congé de Salceti, qui lui promit de le rejoindre bientôt à Rome, il partit. Que de réflexions occupèrent l'esprit de notre voyageur : en si peu de tems, que d'évènemens divers s'étaient offerts à son esprit jeune encore ! ses idées se reportaient sur les bienfaits de madame Derville, sur les crimes de Stéphano, sur les vertus de Rose, sur le bonheur de l'heureux Belval son époux, sur les maux et le mystère qui entourait l'existence de Philippe, enfin sur l'amour malheureux qui le tourmentait, et l'infortune d'Euphé-

mie, et les souffrances que Zanubio lui avait cachées; tout présentait à son cœur sensible et neuf une image effrayante des peines qui assiégent notre vie.

Ces tristes réflexions émurent dès lors vivement son ame, et augmentant chez lui l'excès de sensibilité dont la nature l'avait doué, commença à lui donner des principes trop sévères dans un âge qui semble n'être fait que pour les plaisirs, et des écarts justifiés par la nature et la volupté : aussi son caractère se chargea d'une teinte mélancolique, ses idées se reposaient avec prédilection sur la mort qu'il se plut à regarder comme un moyen que la nature a déposé dans nos mains, pour accélérer la fin d'une carrière importune et des maux que l'on est las de supporter.

CHAPITRE IX.

Retour à Rome. — Le hasard découvre à Lorenzo l'objet de ses recherches. — La jalousie élève quelques nuages dans le cœur de notre amant; mais une confidence rétablit une amitié qui doit être éternelle.

Que ton empire, amour, nous fait souffrir de
peines !
Cruel ! tu n'as des feux, que pour nous consumer :
Tes liens sont pour nous, de bien pesantes
chaînes.
Quel malheur, en aimant, de ne savoir
qu'aimer.

Lorenzo n'arriva à Rome que vers le soir; Zanubio était chez lui et le reçut, non-seulement avec amitié, mais avec une joie, qui le surprit, d'autant plus que son ami lui avait

toujours paru d'un caractère doux, mais sérieux: votre voyage, lui dit-il, a-t-il réussit aux gré de vos vœux, et les beautés des sites heureux que la route et les environs de Naples vous ont offertes, ont-elles ajouté à ce goût si favorable aux arts, et que vous possédez déjà d'une manière distinguée. — Non Zanubio ; non-seulement j'ai manqué le but de mon voyage ; mais un évènement terrible dont le récit pourra sans doute vous intéresser, a rempli mon ame de tristesse. — Mon cher Lorenzo, vous savez que j'accorde peu à la gaîté et aux plaisirs d'une frivole société ; mais aujourd'hui des convenances sociales me forcent à lui faire un sacrifice, et comme il est même nécessaire que je vous présente dans quelques maisons estimables, j'espère que vous ne refuserez-pas d'accompagner mes pas, et

que nous passerons la soirée ensemble ; voilà, ajouta-t-il en conduisant son ami dans un sallon voisin, une réunion de musiciens qui m'attendent pour célébrer la fête d'une de nos voisines qui est faite pour captiver tous les cœurs. Allons, Lorenzo, une courte toilette et venez avez nous : il est tems que je commence à chercher des distractions aux peines que j'endure depuis un an, et que je n'ai pas encore déposées dans le sein de l'amitié, de peur de r'ouvrir une plaie à peine cicatrisée : Lorenzo ayant consenti à le suivre, fit sur le champ sa toilette ; le mot d'une beauté voisine avait excité sa curiosité, ils sortent suivis des musiciens : quel est l'étonnement de Lorenzo, en voyant qu'ils s'arrêtent devant cette maison qui avait tant de fois fixé ses regards, et dont l'amour avait lancé le trait fatal

qui avait troublé sa raison ; son étonnement redouble quand il voit qu'après leur sérénade, qui avait été interrompue plusieurs fois, pour laisser entendre une autre musique qui répondait de l'intérieur de la maison, Zanubio frappe à la porte, après avoir congédié ses musiciens : le maître descend pour le recevoir ; ils entrent donc, et sont introduits dans une société composée d'un cercle nombreux, au milieu duquel était une femme tenant une harpe (1). La

(1) Nous sommes toujours étonnés que les femmes aient abandonné l'usage de la harpe ; cet instrument n'a aucun inconvénient pour elles, et il développe ses graces, tandis que le piano peut souvent leur donner une mauvaise habitude ; nos lecteurs liront sûrement avec plaisir le morceau suivant, de M. de la *Harpe*.

position de nos amis, qui entrèrent sans bruit, ne leur permit pas de voir de suite les traits de la musicienne; mais quel voix séductrice se fait entendre! le cœur de Lorenzo les a reconnus, et ses sens enflammés d'une

---

Un jour qu'au bruit du cor qui dans les bois
l'appelle,
L'impétueux chasseur est prêt à fuir loin d'elle;
Elle l'arrêté, et l'œil fixé sur son amant :
Avant de me quitter, écoutez un moment;
Permettez qu'aujourd'hui, des mains encore
novices,
De leurs talens nouveaux vous offrent les
premices.
Venez dans ce salon par les muses orné.
Elle entre; et sur ces pas Adonis entraîné,
Voit entre ses genoux une harpe placée.
Sous ses pieds délicats, la pédale est pressée.
Sa main sur l'instrument qu'Apollon lui
remit,
Interroge, en courant, la corde qui frémit.
Combien d'effets divers que le talent nuance!

amoureuse yvresse, firent abstraction des tristes pensées qui l'agitaient depuis son voyage ; il écoute : son ame

---

Du chantre ailé des bois, la brillante cadence,
La joie et ses éclats, le desir et ses fœux,
La plainte prolongée en accens douloureux,
Le reproche grondant sur la corde serrée,
Et le couroux qui meurt sur la corde effleurée,
Et la mélancolie en son tendre chagrin,
Se reposant toujours sur le même refrain.
Pas un son n'est perdu pour l'oreille et pour
l'âme ;
L'effet qu'elle produit elle-même, l'enflâme :
Son ame tout entière a passé sous ses doigts.
Elle charme, attendrit, ou surprend à son
choix.
Elle peint dans ses yeux, ce que ses sons ex-
priment
Sa tête est élevée et ses regards s'animent ;
Et l'heureux Adonis éperdu, transporté,
Crut voir en ce moment une autre déité.

est enivrée! sa tête est dans le délire

AIR : *Vous voulez charmante Azélie.*

1er. COUPLET.

O tems pour l'aimable jeunesse !
Ralentis ton vol destructeur.
Le doux printems, pour la tendresse
Ramène en riant le bonheur..... (*bis*)
Arrête ! immortel trop agile !
L'amour en faveur des amans,
Demande un jour pur et tranquille,
Dont il veut remplir les instans.... (*bis*)

2ème. COUPLET.

Pour charmer notre destinée
Les saisons prêtent leurs couleurs;
D'essence Flore environnée,
Prépare ses tapis de fleurs.
L'amour anime les musettes,
Et les chants des jeunes bergers,
Qui des sensibles bergerettes
Vont exciter les pas légers.

3ème. COUPLET.

La main d'une joyeuse mère,
Guide un joli marmot sautant
Sur les genoux d'un tendre père,
Qui se revoit dans cet enfant.
Quel plaisir ! leur ame est si pure!
Ce tableau naïf, si touchant!
Qu'ils font des vœux à la nature
De la servir fidèlement.

4ème. COUPLET.

A leurs yeux la sage vieillesse,
Se traîne encore avec plaisir;
De son ancienne tendresse,
L'époux trouve le souvenir.
Sa compagne avec allégresse;
Oubliant le poids de ses ans,
Redit gaîment les politesses
Qu'elle reçût dans son printems.

5ème. ET DERNIER COUPLET.

O tems! dans ta course rapide,
Tu vas frapper des coups mortels.
La vertu seule est donc l'égide,

Qui peut parer ces maux cruels !
Si nous voulons dans la vieillesse,
Goûter encor quelques plaisirs,
Apprenons dans notre jeunesse
A calmer nos fougueux désirs.

Quand la trop séduisante cantatrice eut fini, et qu'elle eût reçu les applaudissemens mérités de l'assemblée, Zanubio et Lorenzo furent présentés à la maîtresse de la maison. Que devint ce dernier quand, saluant celle qui venait de chanter, (la fille de la maison) il reconnut en elle, son aimable Théana et sa trop dangéreuse voisine: comme peu d'années avaient développé ses graces! les noms de Théana, de Lorenzo sortent mutuellement des deux bouches, et c'est le plaisir qui a laissé échapper l'exclamation. Si Lorenzo est enchanté de retrouver dans celle qui le captivait, l'objet aimé de son enfance, Théana

ne paraît pas moins accorder à la satisfaction de revoir celui qui partagea ses premiers jeux et ses premiers plaisirs. Le père de Théana, (Visconti,) est bientôt instruit par nos aimables enfans, des rapports innocens qui ont existé entr'eux et qui sont la cause de la joie qu'ils éprouvent : ô tems de la simple innocence, vous avez fini, et d'autres sentimens vont se développer ; puissent-ils ne pas vous être funestes !

Lorenzo ne crut pas, dans un moment de fête, parler de l'événement malheureux, qui avait frappé Me. Derville ; et donna à Visconti des nouvelles satisfaisantes, mais il lui demanda la permission de venir le voir, ce qui lui fut accordé : on se sépara fort tard, les adieux de Théana furent ceux d'une femme qui retrouve l'objet de ses premières affections, qu'elle

n'a jamais trahies, même par une coupable pensée : la nuit étant fort avancée, nos deux amis se retirèrent dans leurs appartemens.

Mille idées vinrent assiéger Lorenzo ; tantôt il se représentait Zanubio comme le séducteur d'Euphémie, qui lassé de ses refus, cherchait une autre victime dans la belle Théana : envain les vertus de son ami, sa présence à Rome qu'il n'avait pas quittée, pendant son propre voyage, l'estime et l'amitié que Philippe lui portait, tout combattait cette funeste idée ; mais l'amour était là dans toute sa force, avec tous ses feux, toutes ses injustes fureurs ; et la jalousie, l'affreuse jalousie de ses infernales mains versant ses poisons, et enflamant un sang ardent que l'amour allumait pour la première fois, le rend injuste envers

son ami; il le soupçonne... et du soupçon à la haine, peu de distance! (1) agité par un someil troublé par les divers sentimens qui l'agitent, Lorenzo se lève et vole vers l'appar-

(1) Nous avons de la peine à traiter nos amis avec autant d'indulgence que les autres hommes. Nous défendons un étranger que la calomnie ou la médisance attaquent, et nous abandonnons souvent nos amis pendant leur absence, ou bien après leur mort; le seul cri d'une haine particulière, un simple rapport suffit pour les faire paraître coupables; témoin la fable suivante.

Dans cette contrée où le Nil, ce roi des fleuves, répand l'abondance avec ses eaux, un paysan élevait son petit enfant avec un soin vraiment paternel; c'était l'unique héritier qui lui restait de son épouse, qu'il avait très-tendrement aimée (chose bien rare) pendant tout le tems qu'elle avait vécu: une affaire pressante survient et l'oblige de sortir de sa cabane rustique. Il n'était pas besoin que ce

tement de Zanubio: dort-il? veille-t-il? à le voir, on ne sait que décider; ses yeux sont fermés, tous ses sens sont cependant éveillés, une sueur froide

---

père tendre excitat par des chansons l'enfant au berceau. Un mâtin étoit couché auprès de lui, et c'est sur sa fidelité que l'homme de campagne se reposa pour garder sa maison; cette affaire finie, il se hâta de voir son bien-aimé nourisson; il lève le loquet, car il n'y avait pas d'autre barreau, ni d'autre clôture à sa petite cabane. Le mâtin, par la façon d'abboyer et son empressement à faire jouer sa queue (Eh! la perfidie se trouva-t-elle jamais dans cette animal ?) exprime, ce me semble un sentiment de joie plus fort qu'à l'ordinaire. Il s'entrelace dans les jambes de son maître, et ne cesse de le caresser. Mais qu'elle fut la surprise de celui-ci, l'orsqu'il vit son chien tout couvert de sang, sa gueule effroyable le distiloit encore, et donnait des indices qui laisoient soupçonner quelque meurtre. Le père épouvanté regarde autour sans dé-

coule sur son front; il s'arrêtent ses yeux s'ouvre au moment où il allait

---

couvrir son enfant, l'unique objet de sa tendresse, et il apperçoit son berçeau renversé. L'effroi, le désespoir dans l'âme, il jette un regard farouche sur tout le reste; chaque objet lui confirme le malheureux sort de son fils, et il ne voit plus dans son chien que le meurtrier de cet enfant. Alors il s'abandonne à la fureur, s'arrache les cheveux, jure d'abatre d'un coup de la hache qu'il tenait à la main, la tête du prétendu coupable; et sur le champ, le mâtin est cruellement tué; le campagnard court ensuite vers le berceau, le lève, et tout étonné, voit son petit trésor tout endormi, sans avoir reçu le moindre mal. Auprès de lui, il apperçut un serpent monstreux, fraîchement déchiré, et saignant encore; de sorte qu'il était évident que ce chien fidèle, trop inhumainement immolé, avait tué le serpent pour défendre le fils de son maître, et l'arracher à la mort.

frapper à la porte; il hésite... Enfin il retourne sur ses pas; quel pénible effort!... quel sacrifice il fait à la raison qui le rappelle! enfin il rentre chez lui : il y cherche envain le repos; ni la fatigue d'un voyage long et malheureux, ni les secousses violentes de l'amour et de la jalousie ne peuvent le lui procurer; cet état de souffrance se prolonge jusqu'au jour.

O cruelle imagination! n'es-tu pas pour l'homme la cause d'une partie de ses maux? tes faveurs sont souvent imaginaires, tes désirs la source de l'ambition, et tes erreurs mensongères amènent le désespoir.

L'imagination, amante du bonheur,
Sans cesse le désire, et sans cesse l'appelle.
Mais sur elle il exerce une extrême rigueur;
Et fait pour ses désirs, n'est pas fait pour elle.
Dans ses plus jeunes ans, elle alla le chercher
Jusques dans l'amoureux empire,

Mais lorsque du bonheur elle veut approcher,
Les soupçons, le jaloux martyre
La délicatesse, encore pire,
A ses emportemens la viennent arracher.
Dans un âge plus mûr, du même objet charmée,
Au palais de l'ambition,
Elle crut contenter encor sa passion,
Mais elle n'y trouva qu'un ombre, une fumée,
Fantôme de bonheur et de pure illusion.
Enfin dans le palais qu'habite la richesse,
Séjour agréable et charmant,
Elle poursuit encor son fugitif amant;
Elle y trouva le repos, la molesse,
Même le plaisir enchanteur;
Il n'y manquait que le bonheur!
La voilà donc encor, qui court, qui se promène:
Lasse des grands chemins, elle trouve à l'écart
Un sentier peu battu, qu'on découvre à peine,
Une beauté simple et sans art
Du lieu presque désert était la souveraine.
C'était la piété; là notre amante en pleurs
Lui déclare son avanture.
Il ne tiendra qu'a vous de finir vos malheurs
Vous verrez votre amant, c'est moi qui vous
l'assure,

Lui dit la fille sainte ; il vous faut seulement
Demeurer avec moi, s'il se peut sans l'attendre,
Sans le chercher du moins avec empressement;
Il se trouve aussitôt qu'on cesse d'y prétendre,
Ou que dans sa recherche on sait se modérer.
L'imagination à l'avis sçut se rendre,
  Le bonheur vint sans différer.
Notre amante tranquille, et changée elle-même
  S'unit alors à ce qu'elle aime.

Enfin l'aurore commence à éclairer le beau sol de l'Italie, c'est ce moment après lequel Lorenzo aspire ; il entre chez Zanubio : malheureux jeune homme, quel est l'état de ton ame ? l'amitié a-t-elle déjà perdu ses droits ? à peine lui demande-t-il de ses nouvelles ; son visage est animé, sa voix n'a plus sa douceur ordinaire. — Zanubio, lui dit-il, des évènemens extraordinaires dont je dois vous faire part .... — Votre air, dit Zanubio en l'interrompant, votre

trouble semblent me présager quelques malheurs; parlez, s'ils me regardent; ne craignez pas d'attaquer ma sensibilité, depuis longtems j'y suis préparé; si c'est vous qu'ils menacent, ah ! comptez sur mon amitié, je les adoucirai en les partageant. — Je dois vous avouer, reprit Lorenzo, en cherchant à se calmer, que la situation dans laquelle je me trouve, ne me laisse pas mes facultés assez libres et assez tranquilles pour que je vous les communique avant de savoir si vous aimez Théana. — Moi, je la trouve charmante, la volupté respire sur sa bouche, ses cheveux noirs et bouclés relèvent admirablement la blancheur de son teint, le sentiment jaillit de ses grands yeux ! chaque mot, chaque éloge est un coup de poignard pour Lorenzo, il l'aime, il en est aimé, se dit-il; ah ! j'en mour-

rai de douleur ! — L'aimez-vous? voilà ce que je vous demande. — Comment répondre à une question si positive ? j'ai aimé, mon cher Lorenzo, j'aime encore trop pour mon repos ; mais un obstacle peut-être insurmontable, me sépare depuis longtems de celle qui eut fait tout mon bonheur : je dois, il faut même que j'y renonce ; l'honneur et la vertu m'en font un devoir : jusqu'à ce moment je n'ai pas songé à me distraire d'une passion malheureuse. — Et actuellement vous trouvez dans Théana.... — Lié avec la famille de Visconti, j'ai vu Théana avec indifférence... — Avec indifférence ! — Oui, reprit Zanubio en souriant ; car il avait déjà lu dans le cœur de son jeune ami ; le tems pourrait, peut-être par la suite, me rendre sensible à des charmes auxquels je rends hommage. — Vous ne

l'aimez-donc pas ? — Pourquoi tant d'émotion, Lorenzo, en me faisant cette question? — C'est que je l'adore ; je l'aimais dès mon enfance, et depuis que je suis dans cette ville, je ne vis plus que pour elle. — J'aurais songé à Théana, que maintenant je renoncerais à elle. — Ah! Zanubio, s'écrie-t-il en se jetant dans ses bras, vous me rendez à la vie et au bonheur. Dépositaire de mon secret, apprenez tout ce qui me concerne depuis mon enfance, et soyez mon guide: puisse cette confidence obtenir de vous un égal retour! et je pourrai peut-être aussi apporter quelque soulagement à vos peines, qui ne me sont pas tout-à-fait inconnues.

Alors Lorenzo commença le récit de ses avantures depuis sa naissance, jusqu'aux évènemens qui lui étaient arrivés jusqu'à son retour à Rome ;

il sçut également de Zanubio qu'il aimait toujours Euphémie dont il ignorait le malheur : que le jour où elle fut enlevée, il l'avait effectivement vue, qu'il s'était rendu au château de Salceti pour tenter un dernier effort, et dans l'espoir que sa maîtresse aurait pu attendrir son père par l'aveu qu'elle lui avait fait la veille, de son amour ; qu'il n'avait quitté Naples pour venir à Rome, que sur la promesse de cette vertueuse amante, de n'être jamais à d'autre qu'à lui : elle lui imposait aussi la condition de s'éloigner d'elle ou des lieux qu'elle habiterait pendant trois ans, terme que Salceti avait fixé pour cesser toutes ses recherches sur le fils de Philippe, et retirer sa parole : que ce dernier instruit de son amour lui avait promis à son retour de s'occuper de son bonheur,

et d'être le premier à plaider en sa faveur.

Salceti avait méconnu le frère de Philippe, parce que le nom de Visconti était un nom de terre et non celui de sa famille qu'il avait quitté depuis l'asservissement de Florence.

Le récit affreux de l'évènement dont vous avez failli être la victime, dit Zanubio, exige de l'honneur, en remplissant mon ame de tristesse, que je vole près de l'infortuné Salceti; et mon amour qui ne finira qu'avec ma vie, m'ordonne de tout sacrifier pour retrouver Euphémie, ou périr pour elle.—Partons Zanubio, partons, je ne vous demande que deux jours de retard, pour m'assurer si Théana a conservé pour moi les premiers sentimens que je lui avais inspirés, et remplir les ordres de ma respectable et malheureuse mère. —Rassu-

rez-vous, mon ami, je sais que le cœur de Théana est libre; croyez-en mon amitié qui ne voudrait pas nourrir dans votre ame un sentiment qui serait dangéreux: croyez plus encore mon expérience, en vous voyant hier, ses yeux exprimaient un feu que ne produit pas ordinairement une simple amitié d'enfance, quelque forte qu'elle ait été; quant à partir avec moi, je vous remercie de cette offre généreuse, qui vous coûterait un trop grand sacrifice: il faut que vous restiez ici pour attendre le retour de Philippe; cet homme aussi vertueux qu'infortuné a de grands projets sur vous: bientôt vous serez initié à de grands mistères: Théana est sa nièce, par conséquent Madame Derville est son épouse; jugez du bonheur que vous allez répandre sur ses vieux

jours : restez.... — Mais Zanubio, vous allez-vous exposer à des dangers... — Restez, il le faut, je vous l'ordonne même au nom de Philippe à qui vous avez donné les noms et les droits sacrés de père. J'aurai soin de vous écrire et de vous informer de toutes mes démarches, que vous communiquerez à Philippe; et si alors il vous prescrivait de venir me joindre, venez dans les bras de votre ami; pendant mon absence gouvernez ma maison, que vous regarderez comme la vôtre, et souvenez-vous, que si je retrouve Euphémie, si comme vous me l'avez fait espérer, son père l'accorde à mes vœux, que vous et Théana, moi et mon àpouse, nous ne ferons qu'une même famille, gouvernée par Philippe, et heureuse par les arts, l'amour et les vertus.

CHAPITRE X.

Départ de Zanubio. — Lorenzo remplit sa mission ; un aveu calme ses inquiétudes.—Retour de Philippe. Un coin du rideau qui le couvre se lève. — Nouvelle de son épouse. — Récit de la révolution de Florence.

Envain contre le ciel, certain mortel murmure,
Et nie que tout soit égal dans la nature !
Si, pour nous le malheur, suspend le cours
du tems,
Un moment de plaisir efface nos tourmens.

Zanubio partit le lendemain, leur séparation fut cruelle ; malgré le plaisir que Lorenzo avait de revoir Théana, ce ne fut qu'en tremblant qu'il se prépara à remplir les ordres

de sa bienfaitrice ; il fallait dévoiler le mystère de sa naissance à Théana; cependant il réfléchit que depuis son retour dans le sein de sa famille, elle ne pouvait ignorer qu'il ne fut pas son frère : il présenta donc la lettre de madame Derville à Visconti, et en fut accueilli comme un enfant chéri de leur infortuné parente; mais ces soins, ces attentions se changèrent en un sentiment plus fort, quand Lorenzo racontant la manièredont il avait fait connaissance avec Philippe, fut forcé de rapporterle danger qu'il avait couru et dont il l'avait sauvé.

Lorenzo, lui dit Visconti, la connaissance du secret qui couvre votre naissance doit demeurer enseveli, soyez toujours le fils de madame Derville, de cette respectable sœur, soyez toujours le fils de Philippe son époux, comme il l'a vouluen vous adoptant,

et pour nous un neveu qui remplacera auprès de moi, un fils que ses écarts, ses vices, et peut-être ses crimes, ont rendu indigne du nom qu'il porte; il a fui le toît paternel, et ne peut y revenir: puisse-t-il, après avoir été la cause des chagrins de sa famille, n'en pas devenir la honte et l'opprobre! par rapport à lui, nous avons quitté Mantoue, où surement Philippe aura été nous chercher, car nous ne sommes à Rome que de quelques jours avant son départ, et nous ignorions que Zanubio eut quitté Naples. Occupez donc la place de ce fils dénaturé et pervers, que vos vertus me fassent oublier qu'il a dédaigné d'hériter de celles de sa famille.

Quelle joie pour Lorenzo, être l'ami, le neveu du père de Théana; quels droits! mais aussi quels devoirs à remplir! quels engagemens sacrés

ne prenait-il pas ? il ne vit que les droits, et les devoirs échappent à son esprit.

Chaque jour il voyait Théana, chaque jour il parlait des jeux de l'enfance; on rappelait cette première amitié, cette promesse de s'aimer, de se rejoindre. Théana écoutait avec plaisir, fournissait aux petits détails qui échappaient à la mémoire: c'est en riant que l'amour augmente ses droits et son empire; on jouait, on badinait familièrement; les noms de frères, de sœur, de bon ami, protégeaient des caresses, provoquaient des désirs que la tendresse faisait naître sous le voile de l'innocence. Souvent on faisait de la musique, et la voix de Lorenzo se mariant à celle de Théana, soupirait les tendres sentimens d'un cœur qui ne brûlait pas seul; dans ces duos délicieux, toute l'ame de

l'amour était alors dans leurs accens. Visconti et son épouse assistaient souvent à ces concerts ; applaudissant aux talens de leurs enfans ; qu'ils étaient loin de prévoir les chagrins qui devaient en résulter !

Tout en sacrifiant à l'amour, Lorenzo ne perdait pas le souvenir de madame Derville, mais il comptait sur Visconti et sur Philippe, qui revint sur ces entrefaites.

Il n'arriva que de nuit, accomgagné de son cher Fabricio ; après s'être témomoigné réciproquement le plaisir de se revoir, Lorenzo lui donna quelques détails sur ce qui s'était passé pendant son absence, en lui taisant son amour pour Théana ; et pour éviter de parler de madame Derville, il donna à son voyage de Naples le motif de la curiosité : il voulait lui laisser prendre un repos nécessaire à

son âge et le préparer à la nouvelle qu'il avait à lui annoncer : ils allaient se séparer quand Fabricio monta plusieurs lettres qui étaient venues pendant son absence : ayant regardé l'écriture de chacune, il soupira et les posant sur un bureau, il remit au lendemain le soin de les lire.

Lorenzo dévança le jour, et ayant attendu le moment du réveil de Philippe, il entra chez lui pour lui communiquer la lettre de madame Derville. Après la lecture, Philippe le serra dans ses bras. — Oui, Lorenzo, le ciel qui a veillé sur tes jours, et qui a inspiré à ma vertueuse épouse la noble et généreuse volonté d'écarter de ton berceau les malheurs qui semblaient l'environner, me fait espérer que tu feras ma consolation; je veux que tu passe pour mon fils : la nature parle à mon cœur, je ne sais quel

pressentiment. . . . . mais je m'abuse. . . . . cependant il aurait ton âge. . . hélas! qu'ai-je dit? non tu n'es pas, heureusement tu n'es pas mon fils! non, non: quelle tâche ce titre t'imposerait! elle serait glorieuse sans doute: mais n'est-ce pas appeler sur ta tête tous les maux qui m'ont accablé, et si le sort, comme je l'espère, cesse de me persécuter, ton bonheur est assuré. Oui, Lorenzo, le malheur de mon épouse n'est que momentané, et bientôt nous la reverrons tous deux, nous la presserons dans nos bras. Elle sait que je respire, et cette idée adoucit la captivité, c'est même pour elle un des plus doux momens de sa vie. Lis: il lui présente une lettre qu'il venait de recevoir.

Paris, ce 4 août 1537.

Mon cher et respectable ami,

« *Préparez votre ame à soutenir*
» *deux chocs bien opposés. La joie*
» *et la peine. Se montrer faible dans*
» *l'adversité, c'est prouver que l'on*
» *est indigne des faveurs de la for-*
» *tune. Mais que dis-je? ne connaissai-*
» *je donc pas la fermeté de Philippe?*
» *puis-je douter un moment de son*
» *courage? non. Eh bien! cette épouse*
» *que vous pleurez depuis vingt ans,*
» *cette femme adorée dont vous crai-*
» *gniez d'être séparé pour toujours,*
» *cette Clarice respire : les chagrins*
» *même n'ont pas altéré une santé sou-*
» *tenue par les efforts courageux*
» *d'une ame fière et vertueuse : oui,*
» *elle vit, je la vois souvent ; c'est*
» *elle qui sous le nom de Derville*
» *a élevé le sauveur de Rose et le*
» *vôtre ; errant depuis tant d'années,*

» *vous n'avez pas revu l'époux de sa*
» *sœur, qui lors de sa fuite de Flo-*
» *rence, lui avait confié leur fille*
» *Théana : ils doivent être à Naples,*
» *à l'abri de toutes persécutions. Mais*
» *à cette nouvelle, je dois ajouter que*
» *Clarice n'est pas libre. Elle est*
» *dans les fers. Vos ennemis qui vous*
» *croyent mort, craignent jusqu'a*
» *votre ombre, et ont trouvé des*
» *moyens pour la rendre suspecte à*
» *un gouvernement étranger à leurs*
» *intérêts et à leurs dissentions poli-*
» *tiques; mais Gernance veille, et*
» *vous jure sur sa tête de vous la ren-*
» *dre... vous connaissez la parole de*
» *Gernance, c'est assez vous dire,*
» *illustre infortuné : je ne quitterai*
» *Paris qu'avec elle, et pour vous*
» *conduire un dépôt si sacré.*

Votre ami GERNANCE.

» *P. S.* Je crois inutile de vous dire que

» votre présence ici, serait dangéreuse et pour
» vous et pour elle. Embrassez, pour moi,
» votre fils adoptif, qui a reçu une lettre
» de sa mère, qui doit avoir besoin de celle-ci
» pour se consoler.

Un moment de bonheur et de jouissance vint donc répandre un beaume consolateur dans l'ame de nos deux amis: Philippe vola dans les bras de son beau-frère, et pressa contre son sein une sœur et une nièce bien chères: quel plaisir il eut à s'entretenir de son épouse avec Théana! comme il se plaisait à lui entendre raconter les moindres détails qui la concernaient.

Les quatre mois que Philippe avait prescris à Stéphano, lors de son séjour à Grenobles, étaient sur le point d'expirer: un soir, car il ne sortait jamais de jour, un soir il fut se promener avec Lorenzo, à la célèbre Villa Borghèse. La nuit la plus belle

prêtait à la nature cette teinte colorée et majestueuse, qui parle si vivement aux ames mues et affectées par de profondes pensées ; après avoir dépassé quelques colonnades, quelques bosquets dédiés à Vénus, à Apollon, à l'Amour, ils s'arrêtèrent près de quelques tombeaux.... des urnes funéraires placées çà et là contrastent singulièrement avec les lieux qu'ils ont parcourus; telle est la vie, dit Philippe : nos premiers pas foulent les fleurs de la jeunesse, mais quelques lignes de plus à parcourir, et l'on touche à la tombe. Assayons-nous ici, Lorenzo.—Volontiers, mon père.

Le bruit agréable des oiseaux vient encore se mêler au doux murmure d'un ruisseau qui roulant près de là, arrose les fleurs de la mort; mais bientôt ils fuyent devant la nuit qui les

chasse, et jettent le dernier cri d'amour en rejoignant leurs fidèles compagnes : alors leplus grand silence, le silence de la nature règne. Philippe absorbé dans ses réflexions semble méditer un grand projet ; Lorenzo pense aussi, mais les tombeaux qui l'environnent ne se chargent point pour lui des teintes sinistres de la mort. Là Théana avec lui, métamorphoserait cette lugubre retraite en temple de l'amour ; ce dieu le couvre de son aile, colore gaîment les urnes, et fait naître des roses parmi les cyprès qui se balancent sur sa tête : un soupir échappe à Philippe, Lorenzo l'a entendu, il a retentit jusqu'à son cœur, et Lorenzo, perdant les prestiges agréables qui le berçaient, revient à lui, à l'amitié, et demande à son père si quelque nouvelle peine vient encore ajouter à ses chagrins.

— Non, mon fils, non : ce silence, cette nuit plaisent à ma douleur, ces tombeaux me disent que je cesserai un jour de souffrir ; mon cœur se dilate, mon ame se plaît dans ce site lugubre et romantique : aimable paix, qui règne ici, que ne règnes-tu dans mon cœur, comme dans ses jardins solitaires ! suis moi au milieu des passions des hommes : soutiens-moi dans les revers ; et quelque soit le sort qui m'est réservé, ne permets pas que je me rende indigne de celui qui a jugé et les hommes et la vie et la mort.

Enfin, mon cher Lorenzo, le tems est venu, où je vais déchirer le voile qui me dérobe à vos yeux ; mais avant tout, je dois vous dire que j'ai reçu des nouvelles de votre ami. — De Zanubio ? — oui : —Euphémie lui est-elle rendue ? — non, mais au moins, il connaît son ravisseur, et j'ai tout lieu

d'espérer que je pourrai, en punissant le crime, sauver l'innocence. Apprenez en outre que Théana...— Théana! eh bien? —A un frère.— Je le sais. —Que ce frère, indigne du sang dont il est sorti, joint à tous les vices, une ame cruelle et sanguinaire: pour payer ses dettes du jeu et satisfaire ses passions, il s'est associé..... je frémis!... à des brigands, et qu'il entretient des intelligences secrettes avec les corsaires barbaresques qui désolent la côte de Naples et de Sicile. Ses crimes sont ignorés du gouvernement, et ne sont connus que de moi et du malheureux père de Théana: demain..... mais je m'arrête... faudra-t-il, hélas! que Rome voie deux fois un père faire couler le sang de ses enfans... que dites-vous seigneur? vous me glacez d'effroi! — Hélas, je crains de ne pouvoir sauver le coupable; il faut

opter entre une sévère justice ou la honte et le déshonneur d'une famille; mais c'est assez m'occuper d'un si triste sujet : il faut remplir la promesse que je vous ai faite.

Le nom de Philippe, n'est qu'un nom que j'ai pris pour me soustraire à des ennemis dangereux qui ont donné des fers à leur patrie. Florence (1) ma vu naître, et la famille

(1) Florence, ville d'Italie, dans la Toscane, dont elle est la capitale ; elle est très-ancienne, et était déjà considérable sous la dictature de Sylla; elle n'a acquis cependant de célébrité que depuis le renouvellement de l'empire d'Occident : depuis ce tems, elle a toujours crû en richesses et en beauté, et le nom de belle est devenu un surnom que l'on attache presque toujours au nom de Florence: *Fiorenzia*, ou *Fiorenze la bella*, disent les italiens. Les beaux-arts, les lettres et la science

des Strozzi, une des plus anciennes et des plus riches de cette ville n'avait que moi pour fils. Un gouvernement sage, une république administrée par les citoyens les plus vertueux, rendait alors Florence rivale de Rome et attirait chez-elle la même foule d'étrangers qui venaient admirer les chef-d'œuvres anciens et modernes dont

---

politique y ont été poussés au plus haut dégré.

Entre les gens de lettres que cette ville a produits, on compte *Dante Aligieri*, *Pétrarque* et *Bocace*, nés dans le territoire; lesquels sont les pères de l'éloquence et de la poésie italienne.

Machiavel, connu par son histoire de Florence, et par ses livres de politiques, dont les maximes dangereuses ne sont que trop suivies. *Guichardin*, qui continua l'histoire de Florence, commencée par Machiavel, et Galilée, qui s'est immortalisé par les nouvelles découvertes qu'il a faites dans le ciel.

elle était remplie, et qui ornent aujourd'hui les somptueux palais des fiers Médicis, oppresseurs de leur patrie. L'amour m'unissait à Clarice de Médicis, une des parentes du tyran et du Pape dernier Léon X. Il conçut le projet d'usurper et de réunir le souverain pouvoir, quoiqu'il ne fut âgé que de vingt-cinq ans.

Alexandre, malgré sa jeunesse avait déjà un appui dans les puissances étrangères: soutenu par l'infâme Clément VII, il crut pouvoir tout désirer; il osa me mésestimer au point de me confier ses projets; le silence du mépris fut ma seule réponse, et je me contentai de veiller sur ses démarches. ses richesses lui avaient acquis beaucoup de partisans, et quelques vertus de politiques cachant son orgueuil et son ambition, lui donnaient des amis qui s'accoutumèrent bientôt à voir en

lui un protecteur, d'autant plus formidable, qu'il était soutenu des forces de Charles-Quint, à l'abri des foudres du Vatican : son éloquence subjugua les esprits, sa libéralité corrompit les cœurs, et un parti nombreux servit ses projets qui ouvraient une vaste carrière à leur ambition et à leurs intérêts : l'armée était corrompue, les chefs vendus ; et le peuple toujours avide de changement, entraîné par la nouveauté, tendit sans murmure ses mains au fer que la tyrannie lui avait dorée. Envain quelques-uns parmi nous voulurent lutter contre ce nouveau pouvoir, nos efforts furent impuissans ; les plus fermes soutiens de la liberté portèrent leurs têtes sous la hâche des bourreaux, ou se soustrayèrent à la mort par un exil volontaire : Spazzi, Spinetto, Leontini, Vérasco, Georgia et tant d'autres

ont teint de leur sang le sol d'une patrie que nous jurâmes de venger : illustres mânes, si vous errez près de moi, entendez le serment que je fais encore de punir vos assassins!

Resté avec quelques amis et quelques troupes, je m'occupai de réunir les débris épars des illustres fugitifs : bientôt je fus en état de tenir la campagne et de quitter la place d'*Itri*, près de Naples, qui nous avait servi de retraite: pour cacher mes projets, j'avais laissé à Florence Clarice, qui était enceinte : parente d'Alexandre de Médicis, je ne pouvais croire qu'il fit retomber sur elle la haîne qu'il m'avait vouée; je tentai le sort des armes, et malgré notre courage, la fortune nous trahit et se rangea sous les drapeaux du tyran. Hélas! aurais-je du survivre à ma défaite? vous l'avouerai-je, Lorenzo! vingt fois je fus sur

le point d'attenter à ma vie ; mais un regard sur ma patrie gémissante , et qui reclamait un vengeur, un souvenir vers mon épouse et vers ce gage précieux de notre amour, qu'elle devait avoir mis au jour, tout me rendit à l'honneur.

Me trouvant presque seul sur le champ de bataille, entouré de morts et de mourans, n'ayant près de moi que quelques amis blessés ou découragés, je profitai de la nuit qui favorisait notre retraite, et nous nous séparames. . . . . Pendant quelques jours j'errai de montagnes en montagnes, mendiant de chaumière en chaumière le pain et le laitage nécessaire à ma nourriture, mais je m'éloignai peu de Florence : las de fuir le fer des bourreaux, je pris la résolution de le braver , pour m'assurer par moi-même du sort de mon épouse :

j'attendis le soir, tout était tranquille dans les montagnes, le tyran énivré de sa victoire et me croyant au nombre des morts, était rentré dans Florence asservie, pour jouir des honneurs du triomphe.

Dans ma route, je trouvai non loin du champ de bataille quelques victimes de la guerre, dont les corps n'avaient pas reçu les honneurs de la sépulture; parmi eux j'en trouvai du parti d'Alexandre, j'en dépouillai un, et je me revêtis de son habit et de ses armes: à l'aide de ce déguisement je m'avancai vers la porte, je traversai le premier corps de garde : je pénétrai jusqu'au second, mais je fus arrêté et conduit au commandant du poste; je crus que j'allais porter ma tête au tyran; j'étais décidé à vendre chèrement ma vie ou à attaquer la sienne, si pour jouir de la vue de son captif,

il eut ordonné qu'on me mena jusqu'a lui; mais le ciel se lasse quelquefois d'accabler la vertu malheureuse, quelquefois il ralenti ses coups, interrromp le cours de nos infortunes, et semble nous laisser reprendre de nouvelles forces, pour supporter de nouveaux malheurs. Conduit vers lui, je reconnus un brave officier à qui j'avais rendu quelques services dans des tems plus heureux, et que j'étais loin de croire être dans le parti dominant : je demandai à lui parler sans témoin; l'ayant obtenu, j'otai mon casque :—Me reconnais-tu, Gernance, lui dis-je ? — Ciel ! c'est vous, Strozzi, infortuné !... n'est-ce que de la pitié, ou de l'intérêt?...— Imprudent...! —Je le sais, ma vie est entre tes mains. — J'en remercie le ciel ! remettez votre casque, guerrier malheureux; on peut venir, vous re-

connaître, et Gernance ne pourrait plus vous servir: sans le desir de sauver ma famille, je serais peut-être mort près de vous; je n'ai point trempé mes mains dans le sang de vos soldats, et pendant que vous disputiez à Médicis la liberté de Florence, je suis resté ici sous les armes; j'aime la liberté....: —Je l'avais toujours pensé, mais... — Je ne suis pas doué de ce stoïque courage qui lui font sacrifier les objets les plus chers: une femme chérie, une fille... — Tu connais le prix d'une épouse, d'un enfant?— Si je le connais! qu'ils soient hors de cette ville et je ne sers plus la tyrannie; mais que venez-vous chercher ici? la mort: votre tête est proscrite. —Je le sais; comme toi, sensible Gernance, je viens voir mon épouse, mon fils; je viens la rassurer contre le bruit de ma mort, et l'engager à fuir

un sol arrosé du sang des plus vertueux citoyens. — Strozzi, vous avez eu la générosité de remettre votre vie entre mes mains, je tiendrais au parti d'Alexandre, que je n'abuserais pas de cette noble confiance : allez voir votre épouse, mais jurez sur l'honneur que quelque chose qu'il puisse arriver, ni les tourmens, ni la mort ne pourront jamais vous arracher l'aveu de ma condescendance. — Je le jure. — Partez, et souvenez-vous que Gernance vous aimait, et fait des vœux pour vous. — Je partis après avoir embrassé ce mortel généreux. Je me rendis à mon palais, tout y était calme et la tyrannie n'y avait pas encore exercé tous ses droits ; mais le coup le plus funeste y avait été porté. Je n'y trouvai que Fabricio, et son épouse qui nourrissait un fils auquel Clarice avait donné le jour depuis un mois.

Ce fidèle serviteur m'apprit qu'on venait d'enlever Clarice par ordre du farouche Médicis, et que sans doute on ne tarderoit pas de venir chercher cette innocente créature, que la tendresse de sa mère réclamerait imprudemment et qui serait un ôtage pour la sûreté du tyran : je frémis à l'idée de voir mon fils au pouvoir d'Alexandre, dont la politique en ordonnait la mort. Fabricio, m'écriai-je, aimes tu ton maître ? — Ma vie est à lui. — prends cet enfant et fuyons avec ton épouse : la mienne alliée à la famille des rois de France ne peut craindre pour sa vie. — J'allais, seigneur vous faire cette proposition. — Eh bien ! pars aussitôt, ami fidèle, pars avec ta femme et cet enfant, rends-toi à Naples, je t'y rejoindrai ; mais avant, Alexandre sera puni de ses forfaits et tombera sous mes coups ; aussitôt, je

pris tout ce que je pus en traites commerciales, en or, et une partie très-considérable de diamans, car jusqu'alors le vainqueur n'avait songé qu'a s'assurer de Clarice; il savait, le perfide, que ma fortune n'était rien auprès d'elle! Fabricio voulut envain me représenter les dangers auxquels je m'exposais: tout fut inutile; pars sur-le-champ, ou tu livre mon fils à ses bourreaux; si je succombe, tout est à toi, lui dis-je en lui remettant l'or que j'avais et quelques diamans: réunis un jour mon fils à sa mère, et qu'elle exige de lui, qu'il ne venge pas son père, mais seulement son pays. Fabricio partit les larmes aux yeux, moi je me rendis chez un de mes amis, qui était resté fidèle à l'honneur et à la liberté, mais sans cependant découvrir son opinion, car il nous servait mieux sous ce voile politique

en nous instruisant à Itri de tout ce qui se passait dans Florence.

Huit jours s'écoulèrent, la captivité de mon épouse fut plus sévère, mon palais fut pillé, mes biens confisqués. Je méditais les moyens d'arracher la vie à Médicis : il me répugnait cependant de frapper dans l'ombre du silence, un jeune homme indigne de se mesurer avec moi ; sa jeunesse plaidait en sa faveur, et cependant ses crimes appelaient ma vengeance. Brutus enflammé de l'amour de la liberté, immolant à Rome César au sein d'un sénat avili, n'en était pas moins un assassin. Strozzi ne pouvait imiter cet exemple ; indécis, tantôt je méditais d'aller au palais, de réclamer mon épouse, de m'engager pour prix d'une telle faveur à quitter le sol de Florence ; d'autres fois ne voyant que ma patrie opprimée, tout

me parut glorieux pour briser des fers; enfin le ciel prit soin de ma vengeance ; un mois après, Alexandre fut assassiné pendant son sommeil par ordre de Cosme de Médicis son parent.

Envain, dans cette nuit terrible, le cri de liberté se fit entendre dans Florence, faibles efforts, les citoyens courageux étaient morts, ou exilés, ou dans les fers : la crainte enchaînait les esprits, et les conjurés ne voulaient que changer de maîtres, effet ordinaire des révolutions; envain les vertus les couvrent, c'est toujours l'ambition qui les médite et les crimes qui les consolident. Bientôt Florence n'en fut que plus agitée, les factions se heurtèrent, le sang coula, et l'on dit qu'aujourd'hui Cosme se livre à tous les excès de la débauche et de la cruauté; les esprits se préparent, l'a-

mour de la liberté renaît, et l'on n'attend qu'un chef.

Cosme prit le titre de grand Duc, et riva les fers de Clarice et de Florence : sans espoir de les briser de longtems, nécessaire à mon fils, je quittai cet odieux séjour et je rejoignis Fabricio à Naples; là pendant quelques momens, près de ce fils, seul bien que le ciel ne m'eut pas enlevé dans mon malheur, j'oubliai une partie de mes chagrins. Je me retirai aux environs de Rome; caché à tous les humains, ne voyant le ciel que lorsque le soleil avait quitté l'horison, je n'entretenais de commerce avec mes amis d'infortune que dans l'ombre de la nuit; retiré dans un souterrain pratiqué sous les ruines d'antiques bâtimens, aidé de Fabricio, de Carraçça, sa femme, j'y élevais mon enfant chéri.

Un jour que j'étais sorti avec ce fidèle compagnon, pour me rendre chez un des conjurés, qui, comme moi, méditait depuis ce tems la délivrance de sa patrie, je ne m'en revins que très-avant dans la nuit. Non loin de ma retraite, nous apperçumes trois hommes enveloppés de manteaux, qui semblaient sortir de ces ruines; quoique nous n'eussions rien à appréhender sur le territoire du Pape qui détestait Cosme, par le tendre attachement qu'il avait porté à Alexandre, nous crûmes devoir nous dérober à leurs regards, à la faveur de quelques bruyères: à peine sont-ils éloignés que nous atteignons notre asile; hélas! c'est-là que le sort voulait me frapper du coup le plus terrible qu'il put me porter.

Je trouve Carracça en pleurs: en nous voyant, elle s'écrie: les barbares

me l'ont enlevé, courez,... votre fils... ils l'emportent ; elle se lève, s'élance hors du souterrain, nous la suivons ; elle guide nos pas ; après dix minutes de chemin nous appercevons les trois hommes ; les voilà, les voilà, s'écrie-t-elle ; nous partons comme l'éclair, en criant : arrêtez... arrêtez ; ces hommes fuyent je les poursuis jusqu'aux portes de Rome, j'entre avec eux dans la ville, j'en atteins deux, la rage guide mon bras et double mes forces, ils tombent sous mes coups ; mais je cherche Fabricio, je me trouve seul ; j'erre dans toutes les rues, mais inutilement ; le jour me força à me retirer, je revins dans mon souterrrain espérant que Fabricio aurait été peut-être plus heureux que moi ; vaine espérance ! Fabricio était de retour, pas de fils, sa femme n'était pas rentrée à la grotte. Il avait poursuivi le troisième ravis-

seur, qui avait bientôt disparu à ses yeux.

Je ne puis vous peindre, mon cher Lorenzo, qu'elle fut ma douleur ; c'est un sentiment qu'on ne peut rendre, et pour la juger, il faut soi-même avoir reçu des coups aussi cruels. Pour ajouter à mes chagrins, il fallut que le sort me frappa dans l'ami qui me restait; Carracça ne reparut pas; toutes nos recherches furent inutiles : nous passâmes encore trois mois dans cet état de crainte et de peine; mais enfin nous primes la résolution de puiser dans nos maux les moyens d'être utiles à notre pays : je voyageai, je parcourus les diverses contrées de l'Italie; j'ai ranimé le courage des opprimés, et bientôt .... mais c'est assez, mon fils, vous entretenir de mes malheurs. Vous êtes actuellement dépositaire d'un secret d'où dé-

pend ma vie; Stéphano, monneveu.... — Sthépano ... votre neveu? — Le fils de Visconti, qui était élevé dans l'esprit de notre parti a attenté à mes jours; c'est à vous que je les dois, sans doute il m'a vendu à Cosme de Médicis: j'ai perdu mon fils, puissé-je espérer d'en trouver un en vous. — Ah! mon père, je jure... — Arrêtez, Lorenzo, demain je recevrai vôtre serment: j'ai encore de grands mystères à vous dévoiler.

Demain à minuit précis, trouvez-vous à la porte Quirinale, seul et sans armes; vous suivrez deux hommes dont l'un vous présentera une bague pareille à celle que je vous remets actuellement, et l'autre vous demandera: où *vas-tu?* vous répondrez: *au-devant de la lumière.* Vous les suivrez sans vous permettre aucune question. Me le promettez-vous? — Oui, mon

père. — En ce cas, séparons-nous. — Comment? — Oui, vous allez vous en retourner seul à la maison de Zanubio, nous nous reverrons demain : vous direz à Fabricio, qu'il ne m'attende que dans huit jours; prévenez Visconti et Théana, ... et Théana sur-tout, que vous avez un court voyage à faire avec moi : il ne faut pas donner d'inquiétude à sa sœur, ajouta-t-il en souriant. Ils s'en revinrent ensemble jusqu'aux portes de Rome; là Philippe prit une route qui ramenait dans la campagne.

Aux hommes d'une imagination ardente et avide, il faut employer le voile du mystère, pour mieux les enchaîner; il leur faut des rêves brillans; la raison est trop froide, ses bornes sont trop circonscrites pour eux, ils aiment à être séduits et non pas convaincus. Lorenzo entra dans

la ville, occupé de ces mots : *Demain j'ai de grands secrets..... Vous serez mon fils.... Prévenez Théana, et surtout Théana.* Telles sont les réflexions qui l'accompagnent, tels sont les phrases qu'il se plaît à répéter jusqu'à ce qu'il soit rendu à sa porte.

Il prévient Fabricio de l'absence de Philippe : — Ah ! ah ! dit ce bon serviteur, que Lorenzo considéra avec respect en se rappelant son dévouement, demain vous serez aussi vieux que moi. — Comment Fabricio? — oui, oui, demain sera un grand jour pour vous. — Mais enfin : — Dans huit jours nous nous reverrons, et pendant ce tems vous aurez plus vécu que pendant trente années ordinaires. — Quelle énigme ! — Qui s'expliquera sous peu. — Pourquoi pas tout de suite ? mais je me rappelle depuis notre voyage du Mont St-Bernard,

que vous êtes discret, Fabricio. — Vous connaîtrez demain, comme moi, le prix de la discrétion, et vous sentirez combien cette vertu est nécessaire : bon soir, seigneur Lorenzo. — Bonne nuit, Fabricio; et tous deux furent se coucher : Fabricio en riant et Lorenzo ne détournant ses idées de dessus Philippe que pour les reporter vers sa bien aimée, sa chère Théana.

CHAPITRE XI.

Lorenzo déclare son amour — Réponse incertaine. — Suite de l'invitation mystérieuse de Philippe. — Quel est cet homme ; est-il un brigand ? a-t-il voulu abuser de la confiante jeunesse de son ami. — Dangers qui environnent Lorenzo. L'image de Théana va causer sa perte. — Grands mystères souterrains, qui ont bouleversé plus d'un empire, — Nouvelles de Zanubio.

Avide et curieux, l'esprit veut de mensonges
Sans cesse s'entourer; il faut du merveilleux,
Et d'erreur en erreur, c'est dans la nuit des songes,
Qu'il cherche à pénétrer les volontés des dieux.

Le lecteur pense aisément que Lorenzo vola de bon matin près de sa

sœur : Visconti était dans son cabinet, livré à l'étude, et son épouse était déjà sortie. Le titre de parent lui donnait une entrée libre dans la maison. Une domestique lui ayant dit que Théana était au jardin, il y courut ; arrivé près d'un pavillon où sa sœur avait l'habitude de se retirer, pour dessiner ou lire, il s'arrêta, et regardant au travers d'une persienne, il la vit ayant la tête appuyée sur son coude, les yeux fixés sur un portefeuille qui contenait ses dessins, il jouit pendant quelques minutes du plaisir de la contempler : toute entière à l'objet qui était sous ses yeux, elle paraissait absorbée dans des réflexions riantes, un soupir s'échappa de son sein agité. Lorenzo le voit ou plutôt le devine, il s'élève sur la pointe du pied, s'exhausse à l'aide d'une pierre que le hasard lui offre ; il porte

la vue sur le dessin qui semble enchaîner et fixer les idées de Théana ; il voit une tête dont il ne peut définir les traits, parce qu'elle est placée en sens inverse ; le cœur de Lorenze en frémit, une idée terrible le frappe, il fait un mouvement pour aller au cabinet, Théana distraite a levé les yeux, entendu le bruit et se hâte de fermer le porte-feuille, quand Lorenzo entre.

Quoi, ma sœur, dit-il, d'une voix émue, ma présence semble vous troubler! Lorenzo serait-il assez malheureux pour avoir choisi un moment importun? — Moi, mon ami, vous vous trompez.—Vous êtes agitée, ma sœur ; ah ! je suis bien maladroit! — Vous riez surement Lorenzo ! — Je le voudrais ; mais.... — Achevez: — Je ne puis Théana, je souffre. — Qu'avez-vous mon frère, lui dit-elle,

en se levant avec inquiétude, promenons-nous, l'air pur du matin vous fera du bien. — Non, il m'oppresse: c'est ici que le mal m'a pris, c'est ici que je trouverai le remède ou la mort! — Expliquez-vous, mon cher Lorenzo, expliquez-vous! —Je le désire et ne le puis. — Vous m'effrayez; ah! ménagez davantage la sensibilité d'une sœur à qui vous êtes cher. — Hélas! cette sensibilité fera peut-être mon malheur. — Je ne vous comprends pas. — Assayez-vous, Théana, et écoutez-moi; peut-être vous parlais-je pour la dernière fois. Je vais être séparé de vous pour quelques jours: je vais accompagner votre oncle dans un voyage. (Ici Théana sourit, et Lorenzo ne le vit pas.) Vous ne sentez pas combien ce voyage m'afflige? — Pourquoi mon ami? — Parce qu'il me sépare de vous.—Mais

sera-t-il long ? — Huit jours. — Eh bien nous nous reverrons alors: — Huit jours sans vous voir ! .... Ah ! Théana, ce tems ne sera rien pour vous : hélas ! j'en ai trop vu ce matin; vous désirez mon absence .... — Moi ! — Oui, vous; un autre que vo tre frère occupe ce cœur... — Quel langage, Lorenzo ! qui peut vous engager à le tenir ? — L'amour, chère Théana, dit Lorenzo en se jetant à ses genoux : vous avez allumé dans ce cœur une flamme qui ne s'éteindra qu'avec ma vie : vous-même en quittant celle qui éleva votre enfance, vous me jurâtes une amitié éternelle, vous me fîtes promettre de tout employer pour vous rejoindre ; l'innocence dictait votre prière ; mais l'amour sous ce voile parlait sans doute à votre cœur, au mien, je le jurai ; j'ai tenu mon serment : j'ai le droit au-

jourd'hui de vous en demander le prix, c'est à vos pieds que je le réclame.

Lorenzo, par un mouvement involontaire, fait tomber le porte-feuille posé sur l'un des angles de la table; les dessins volent et s'éparpillent: que devint Lorenzo quand il vit que Théana, loin de lui répondre, se lève précipitamment et ramasse avec empressement ses dessins? infortuné s'écrie-t-il, tu ne peux plus douter de ton malheur! ce porte-feuille renfermait le portrait d'un rival préféré: je l'ai vu et j'ai pu en douter? A ces mots Théana reste immobile, les papiers qu'elle a ramassés échappent de sa main, et par un mouvement spontané et de hasard, un seul reste dans cette main qui se resserre; elle se lève et tombe dans les bras de Lorenzo, dont les regards se portent sur cette

image. Quelle illusion ! n'est-ce point un rêve ? est-ce lui ? oui, c'est Lorenzo, il ne peut se méconnaître, la ressemblance est parfaite, et tout lui assure que c'est le crayon de celle qu'il adore, qui l'a tracé. Rappeler à la vie sa bien aimée, tomber à ses pieds, solliciter son pardon, mouiller des larmes du plus doux sentiment, les jolies mains de Théana, tout est l'ouvrage d'un moment; moment délicieux, quelle plume peut vous peindre: j'en appelle à vous amans délicats ! à vous femmes sensibles, qui êtes unies à l'objet de votre premier amour !

Pope l'anglais, ce sage si vanté.
Dans sa morale au parnasse embellie
Dit que les biens, les seuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aisance et la santé ;
Il se trompait. Quoi ! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain séjour,

Ce triste Anglais n'a pas compté l'amour ?
Qu'il est à plaindre ! il n'est heureux ni
sage. (1)

VOLTAIRE. (2)

Arrêtez, Lorenzo, suspendez cette yvresse que le sort peut détruire : je ne puis plus, il est vrai, vous cacher un sentiment que tout a décélé en ce jour ; mais n'espérez pas encore que cet aveu muet de ma faiblesse, soit approuvé par ma bouche. Vous seul pouvez cependant la légitimer : le voyage que vous devez faire avec mon oncle, décidera si je puis écouter

---

(1) Un jeune fou demandait à *Panaetius*, si le sage pouvait-être amoureux.

Panætius lui répondit : oui, le Sage.

(2) Tous les morceaux de poésie qui ne portent pas de nom, sont de l'auteur de cette histoire, ainsi que les vers qui précèdent les chapitres.



un amour que je dois combattre en ce moment ; ne m'interrogez pas : allez trouver mon père et laissez-moi former des vœux pour votre retour. — Quoi, vous m'éloignez quand j'ai si peu de tems à passer près de vous. — Il le faut, mon ami : — Tout est mystère autour de moi ! Je ne puis parler ; mais souvenez-vous, cher Lorenzo, que dans les secrets que vous apprendrez à garder, celui que vous m'avez arraché, doit être inviolablement observé, jusqu'à ce que mon père approuve notre union ! — Quoi, Théana, vous consentiriez .... vous espérez. — Oui, j'espère, tout dépend de votre voyage, de votre fermeté et de vos vertus ; mais partez, mon père peut venir ; le désordre où je suis, l'agitation qui est peinte sur votre figure, tout nous décélerait : partez et évitez surtout de revenir dans la

journée, j'ai besoin de calme et de repos. — Quoi, vous me défendez... — Je l'exige. — Adieu, Théana, vous serez obéie.... adieu ... adieu mon amie !

Il sort et va rejoindre Visconti, auquel il annonce son départ ; Visconti l'embrasse tendrement, en lui souhaitant un bon voyage. Lorenzo ne pouvait douter du cœur de Théana ; Théana elle-même espérait que son père ne serait pas contraire à cet hymen, son voyage seul pouvait décider son bonheur : quel est-il donc ce voyage dont il ignore le but, et que tout le monde excepté lui semble connaître ?

Peu m'importe, dit-il ; de la fermeté, des vertus, et il décide mon sort : ah ! chère Théana, je te mériterai ; déjà il aspire au moment qui doit le rapprocher de Philippe ; il prépare une légère valise, et malgré

l'ordre de son père, il croit prudent de prendre deux pistolets. Fabricio le voit, ne fait aucune remarque sur les armes ; mais observe qu'il se charge de porter la valise, parce qu'il doit les rejoindre. Enfin l'heure s'avance, Lorenzo part ; il a depassé la porte Quirinale, et s'achemine lentement sur la voie publique : au bout de quelques minutes, il voit deux hommes enveloppés de manteaux, ayant sur la tête des chapeaux rabattus, qui empêchent qu'on ne puisse distinguer leurs traits.

Ils se lèvent, vont au devant de lui ; l'un d'eux dit : *où vas-tu, Lorenzo ? — au devant de la lumière.* L'autre lui montre une bague : *connais-tu cet anneau ?* Lorenzo a présenté le sien : — *suis nous.*

A cent pas se trouve une chaise de poste, Lorenzo plein de confiance,

d'amour et d'espérance, s'élance gaîment et se place entre ses deux guides, qui gardèrent le plus profond silence, et Lorenzo n'osa pas l'interrompre. Après deux heures de chemin, la voiture s'arrêta à l'entrée d'un bois: ils descendirent, la chaise repart aussitôt; les deux guides présentent un mouchoir à Lorenzo, en lui disant qu'il faut se laisser bander les yeux : il se soumet à cette loi qui commença à lui paraître singulière ; mais enfin, Philippe s'était servi du mot *mystère*, et semblait par là l'avoir prévenu. Ses guides le prennent chacun par un bras et conduisent ses pas; au bout d'un quart d'heure de marche, Lorenzo entend une porte rouler sur ses gonds ; l'air qu'il respire est moins frais; il entend le cliquetis des armes: ses guides s'arrêtent, Lorenzo veut se dégager de leurs bras, mais il se

sent arrêté par une voix qu'il croit reconnaître pour celle de Philippe : *point de résistance, Lorenzo, le crime seul doit trembler ici, la vertu y commande.*

Ses guides avancent, il les suit ; le plus grand silence l'environne et a succédé au bruit des armes. Ses guides s'arrêtent de nouveau, son bandeau tombe ; un jour pur l'éclaire, il veut examiner ses conducteurs et voit deux hommes vêtus en blanc, masqués, ayant une flamme vive sur la tête et une étoile en diamans sur la poitrine. Son esprit est étonné, cependant la voix de Philippe vibre encore sur son cœur, ce qui l'entoure excite son étonnement et le rassure.

Il s'avance avec ses nouveaux guides, traverse un parterre ombragé de jeunes accacias et se trouve en face d'un temple, sur le frontispice

duquel Lorenzo lit cette inscription :

Adi profanum vulgus et arceo.
Je crains un profane vulgaire et le repousse.

Il entre dans le parvis, dans lequel sont huit grands panneaux au milieu desquels sont gravés sur des stylobates les inscriptions suivantes :

1ere

Mortel,
ton ame est la pierre brute
qu'il faut dégrossir.

2e

Plains l'erreur sans la haïr,
et sans la persécuter

3e

Si ton premier hommage
appartient au sublime architecte,
qui créa l'univers,
le second appartient à la patrie.

4^e^

Le Sage
doit être le philantrope le plus empressé
à soulager l'humanité souffrante.

5^e^

L'univers est la patrie du sage,
rien de ce qui regarde l'homme
ne lui est étranger.

6^e^

Tout ce que l'esprit peut concevoir de bien,
est le patrimoine de l'homme vertueux.

7^e^

Mortel, si ton frère est dans le besoin,
ouvre lui tes trésors ;
S'il est dans l'erreur, viens à lui ;
avec les lumières
du sentiment, de la raison et de la persuasion.

8^e^

instruire, conseiller, protéger, donner, soulager
tour-à-tour,
tels sont les devoirs du Sage.

Le temple dans la forme d'un quarré long, occupe une surface de quarante quatre coudées sur trente-six ; son élévation est de trente coudées : il est décoré au midi et au nord de pilastres de marbre jaspé, avec des chapiteaux de marbre blanc, de l'ordre corinthien ; la corniche également de marbre jaspé est ornée à sa frise, d'une riche sculpture.

Le pavé est en marbre noir et blanc, disposé en mozaïque, et la voûte figurant le firmament est d'azure, parsemé d'étoiles d'or. Entre les pilastres sont des panneaux encadrés dans des bandes de stuc aurore; des guirlandes de fleurs, auxquelles sont suspendus par des rubans bleus, différens trophées symboliques, ornent ces panneaux.

Sur le milieu des colonnes du midi et du nord, sont deux génies sortant

des nuages et portant les attributs de l'égalité, l'équerre et le compas.

A l'occident du temple on voit une colonnade de portor, bases et chapiteaux de marbre blanc, d'ordre ionique, montés sur des piédestaux de granit. Entre les colonnes et de chaque côté de l'entrée, sont deux niches où l'on apperçoit les statues caractéristiques d'un vieillard qui tient un compas sur un cœur, et d'un jeune homme qui fait sortir du feu d'un caillou. Au-dessous de la première statue on lit :

Pemium virtutis et perseverantiæ.

Le prix de la vertu et de la persévérance.

Au-dessous de la seconde :

Labore et studio, veritas comparatur.

On ne parvient à la vérité que par le travail et l'étude.

Cette colonnade supporte une vaste tribune ; elle est embellie par différens attributs et ornemens emblématiques. Le milieu est couronné d'une vaste gloire, du sein de laquelle sort le nom sacré de *Joheva.*

Au pied de la balustrade et au-dessus de la porte d'entrée, est un rameau touffu d'acacia, destiné à recevoir neuf étoiles qui éclairent cette partie du temple.

A l'orient, dans le firmament, l'œil de la surveillance céleste est placé au centre du foyer, qui étendant au loin ses rayons lumineux, fait appercevoir un dôme au milieu d'un amas de nuages. Ce dôme supporté par trois colones emblématiques, basées sur une élévation de trois gradins, est d'azur parsemé d'étoiles d'or et orné, tant à sa frise que sur sa coupole, de différentes sculptures et guir-

lan des en or. Sur le faîte, on voit s'élever le compas et l'équerre, dont une branche d'acacia, simbole de l'amitié, semble consacrer l'union, en les entrelaçant de ses rameaux conservateurs. Autour de la corniche, règne une draperie bleu céleste, enrichie d'une large crépine en or, relevée par des glands d'or, et par le cordon de la houppe dentelée qui descend, en serpentant autour de deux colonnes emblématiques, et vient aboutir à leurs bases, par deux superbes glands en or.

L'étoile flamboyante, j'aillissant du sein de la coupole semble disputer d'éclat avec l'astre du jour, placé au midi, et celui argenté de la nuit, placé au nord.

Sous cette coupole et sur une estrade recouverte d'un riche tapis, s'élève un trône. Il est revêtu d'un ve-

lours cramoisi, orné de sculptures et de crépines en or; devant lui est un tabernacle d'azur, sur les panneaux duquel on distingue, en sculpture dorée, le compas, l'équerre et un livre. De chaque côté de ce trône s'étendent en demi-cercle, des siéges de velours cramoisi assortis au trône (1).

On lit sur le haut du trône l'inscription suivante:

Les cieux et les enfers ne sont plus un mystère,
Et Dieu même s'est dévoilé.
Pour vous il m'a tout révélé.
Par son ordre je vous éclaire.

Deux autres galeries règnent sur les parties collatérales; on conduit Lorenzo sur celle de l'orient, et on

---

(1) Bien des personnes regarderont cette description, comme tirée des contes des fées; mais ce temple existe à Bruxelles.

lui ordonne de s'y asseoir, et de ne sortir de là, ou de ne parler que quand on lui dira; ses deux conducteurs se placent à côté de lui.

La tribune se couvre de nuage, le nom de Joheva disparait, le tonnerre se fait entendre, une musique forte se mêle à ses roulemens. Lorenzo voit entrer, dans le temple, deux files de personnes toutes masquées, et vétues comme ses deux guides, qui vont se placer sur les siéges rangés près du trône qui est occupé par une personne qui n'est distinguée des autres que par une palme qu'il tient à la main. A peine est-elle placée, que les nuages épais qui couvrent la tribune s'éclaircissent et laissent voir à travers leur substance diaphane des musiciens dont la tête est ceinte d'une couronne de laurier; à cette musique sévère, succède un

chant noble et majestueux, et l'assemblée entonne en chœur, le verset suivant.

HYMNE A L'ÉTERNEL.

CHŒUR.

Gloire au très-haut! Ah! qu'il vive en ce temple:
Sur nous qu'il daigne épandre ses faveurs!
Que la sagesse anime tous nos cœurs;
Et des vertus, toujours donnons l'exemple.

Une voix seule continue.

Grand dieu, toi qui du haut des cieux
Peut protéger seul l'innocence!
Reçois notre encens et nos vœux,
Qui vont célébrer ta puissance.
En toi nous cherchons le soutien
Des cœurs sans remords et sans crainte:
Tous nos travaux sont pour le bien
Que tu prescris par ta loi sainte.

CHŒUR.

Gloire au très-haut! Ah! qu'il règne en ce temple.

Sur nous qu'il daigne épandre ses faveurs !
Que la sagesse anime tous nos cœurs,
Et des vertus, toujours donnons l'exemple.

Quand on verra le roi des rois,
Venir au jour de la vengeance,
Proclamer ses suprêmes lois
A tout l'univers en silence :
Les coupables désespérés,
Frappés d'un jugement terrible,
Se verront pour jamais livrés
A cette colère inflexible

CHŒUR.

Gloire au très-haut! Ah! qu'il règne en ce temple.
Sur nous qu'il daigne épandre ses faveurs !
Que la sagesse anime tous nos cœurs
Et des vertus, toujours donnons l'exemple.

Mais la vertu, de sa bonté,
Attend la juste récompense ;
Et l'heureuse immortalité
Devient le prix de l'innocence.
C'est après ce terme prospère,
Que tout mortel doit soupirer.

O sort heureux, c'est sur la terre
Qu'on apprend à te mériter.

CHŒUR.

Gloire au très-haut! Ah! qu'il règne en ce temple.
Sur nous qu'il daigne épandre ses faveurs !
Que la sagesse anime tous nos cœurs,
Et des vertus, toujours donnons l'exemple.

L'ame de Lorenzo, vivement émue, s'épanouit à ce chant religieux : il lui semble avoir quitté la terre pour voler au céleste empirée : la gloire d'un Dieu lui apparaît dans toute son étendue ; il doute si une dépouille mortelle retient encore cette ame qui soupire après la réalité des illusions qui charment ses esprits. Ah! sans Théana, la vie lui serait à charge, ou plutôt il voudrait être avec elle dans un autre monde qu'il devine, et que tout ce qu'il voit lui retrace.

Bientôt il est interrompu dans ces reflexions par la voix de celui qui occupe le trône : il prête une oreille attentive au discours de cet homme vénérable, dont le masque représentait les traits de la vieillesse.

« *Il n'y que trois classes d'êtres : Dieu, les êtres intellectuels et la nature physique ; si l'on ne peut trouver l'origine du mal dans la première, puisque cet* UN *est toute perfection, ni dans la dernière, qui n'est ni libre ni pensante ; et que cependant l'existence du mal soit incontestable ; on est nécesairement forcé de l'attribuer à l'homme ou à tout être tenant comme lui un rang intermédiaire : en effet l'on ne peut nier que la nature physique ne soit aveugle et ignorante, et cependant qu'elle n'agisse régulièrement et dans un certain ordre : ce qui est une nouvelle preuve*

qu'elle agit sous les yeux d'une intelligence ; car si elle n'agissait pas sous les yeux d'une intelligence, elle n'aurait qu'une marche désordonnée. On ne peut nier aussi que l'homme ne fasse tantôt bien, tantôt mal; c'est-à-dire que tantôt il ne suive les lois fondamentales de son être, et que tantôt il ne s'en écarte : quand il fait bien, il marche par la lumière et le secours de l'intelligence, qui est la seule voie, le seul guide au bien, et par laquelle seul l'homme et tous les êtres peuvent bien faire (1).

Ne considérons pas l'homme en

---

(1) *Onnium consensus et vox naturæ*, dit Ciceron ; toutes les religions, sans en excepter aucune, admettent les deux principes, auteurs du bien et du mal ; aussi on ne doit pas douter d'une récompense ou d'une punition, après cette vie.

particulier, mais voyons-le agissant en masse, collectivement : étudions ses lois, suivons ses conventions sociales, ells s'appuient toutes sur cette grande vérité et sur des vertus. Empêcher le mal et faire naître le désir du bien, voilà leur but : elles tendent toutes à réparer quelque désordre moral ou physique, réel ou conventionnel. L'homme considéré comme tel paraît n'avoir pour objet dans toute ses lois que de remédier à quelques abus, de les prévenir, de procurer à ses concitoyens et à lui-même quelqu'avantage qui puisse contribuer à les rendre heureux.

N'est-ce donc pas alors avouer que, supérieur aux êtres physiques concentrés en unmême, il a ici bas à remplir des fonctions différentes des leurs ? n'est-ce pas faire connaître par ses propres actions qu'il est char-

gé d'un emploi divin, puisque Dieu étant le bien par essence, la réparation continuelle du désordre et la conservation de ses ouvrages, doit être en effet l'œuvre de la divinité.

Enfin, nous voyons généralement établies sur la terre des institutions sacrées, auxquelles l'homme seul participe parmi tous les êtres sensibles; nous trouvons dans tous les tems et dans toutes les contrées de l'univers, des dogmes religieux, qui enseignent à l'homme qu'il peut porter ses vœux et ses hommages jusques dans le sanctuaire d'une divinité qu'il ne connaît pas, mais dont il est parfaitement connu, dont il peut espérer de se faire entendre.

Ceux même qui se déclarent contre un être éternel, infiniment juste, source de félicité et de toute lumière, ne font que changer le nom de cet être

et en mettre un autre à sa place : loin de détruire son indestructible existence, ils démontrent sa réalité et toutes les facultés qui lui appartiennent ; car si l'athée et le matérialiste répugnent à croire au Dieu invisible, au Dieu qui s'est peint dans leurs ames, ils ne font, lorsqu'ils lui substituent la matière, que transporter sur elle les attributs du principe vrai, dont leur essence les rend à jamais inséparables : ainsi cette idole est toujours un Dieu qu'ils nous annoncent (1)

(1) En élévant ainsi la matière, c'est moins le règne de cette matière, que le leur propre qu'ils prétendent établir. Car les raisonnemens dont ils tâchent d'appuyer leurs systêmes, l'enthousiasme qui les anime ; toutes leurs déclamations, n'ont-elles pas pour but de nous persuader qu'ils sont possesseurs de la vérité ? Or d'après les rapports intimes que

Pour nous, mes frères, qui sommes pénétrés de la connaissance de ce Dieu seul, unique, ne pouvant trouver aucune image, aucune idée qui puisse rendre à la pensée, encore moins aux sens, les attributs de cette intelligence infinie ; nous l'adorons dans l'emblême du plus brillant des astres. Tout ce qui respire, tout ce qui nous semble animé, la nature entière, en un mot a payé son tribut d'hommage à la Divinité sous le symbole du feu.

L'antiquité la plus reculée, tous

---

nous sentons exister entre Dieu et la vérité, être possesseur de la vérité, serait-ce autre chose que d'être Dieu.

L'athée confesse donc, malgré lui, l'existence de cet être suprême; car il ne peut entreprendre de prouver qu'il n'y a point de Dieu, qu'en se présentant comme étant Dieu lui-même.

les peuples connus n'ont célébrés de mystères et ne se sont prosternés devant le créateur qu'en présumant sa présence que le feu leur semblait recéler : tous les cultes , toutes les religions ont admis ce principe : dans l'ancienne Rome on entretenait dans le temple le feu de Vesta , gardé par des vierges , symbole de l'innocence. Ce feu , dans d'autres parties du monde , servait de Palladium aux différens cultes des peuples qui l'adoraient , et la nature y paraissait en deuil , lorsqu'il s'éteignait.

Voyez aussi avec admiration le superbe éléphant dans l'attente religieuse du lever du soleil , commencer sa journée par rendre grace à l'Etre Suprême , en se prosternant devant cet astre. Nos yeux et notre sagacité ne nous permettent pas d'appercevoir de quelle manière la nature paie son

tribut de gratitude à celui qui l'anime : cependant le règne végétal nous offre l'exemple de sa vénération, lorsqu'il oblige le tourne-sol à suivre le soleil dans sa course, à courber sa tête lorsqu'il est disparu, et à la relever quand l'aurore lui annonce l'arrivée de son père.

Gardons-nous bien de ne jamais confondre ce soleil avec le pur feu qui anime l'homme, qui l'a créé. Celui-ci est toute intelligence, l'autre est matière ; en conséquence tout ce qui procède du second tire la vie du premier, parce qu'il a vie en lui, et l'autre ne peut donner la vie à ce qui procède de lui ; c'est ce qui constitue la différence entre le spirituel et le naturel, différence ignorée jusques à présent, et connue aujourd'hui par nos sublimes travaux.

Puissent-ils contribuer à répandre

la lumière pour dissiper les ténèbres du monde, à faire reconnaître le seul Dieu du ciel et de la terre, et à embraser tous les cœurs de son amour, et à y rétablir celui du prochain que l'amour de soi-même et l'amour du monde en ont chassés au détriment de tout le genre humain.

Nous ne voulons pratiquer que les vertus, perpétuer nos principes et notre morale sublime, donner l'exemple du bien, faire chérir l'humanité, maîtriser nos passions, et devenir dignes de l'auteur de la nature : par ces qualités, appanage essentiel de l'homme de bien, nous serons distingués des autres hommes.

A peine ce vieillard eut-il fini que tous les membres de l'assemblée se levèrent spontanément, et portant la main droite vers le ciel, ils la reportèrent sur leurs poitrines; une musi-

que douce et céleste se fit entendre. Deux hommes apportent trois trépieds, où fume l'encens. Les guides de Lorenzo lui bande de nouveau les yeux et lui ordonnent de les suivre; ils dirigent ses pas et le font marcher pendant une demi-heure. Ils s'arrête: une voix forte lui demande, qui es-tu? — Un homme. — Que viens-tu chercher en ces lieux? — Mon père. —Ton père! jeune homme, apprends que dans ce sanctuaire de vérité, le mensonge est puni. Ton père t'est inconnu. (Lorenzo répondit en frémissant:) Si l'amitié , si l'amour que je porte à ses vertus et à ses malheurs, si son épouse, qui, me prodiguant dès le berceau les plus tendres soins, me donna toujours le doux nom de fils, si lui-même s'est plu à me donner ce titre, je n'ai dit que la vérité. — Où est cet homme dont tu

parle : — Je le croyais ici. — Quel est son nom? — Un de ses guides lui dit à l'oreille : hélas! ne le nommez pas, Lorenzo, ou il est perdu; l'imprudent a été trahi : je suis Salceti : — Lorenzo a reconnu sa voix, ses craintes redoublent, il garde le silence. — Quel est son nom, jeune homme ? —Je ne puis le dire. — Envain tu veux le cacher, il est en notre pouvoir, ses projets ambitieux nous sont connus, il doit périr : — Périr, lui ! où suis-je? qui m'a fait quitter ces hommes vertueux qui n'aguère m'entouraient!—Jeune homme, dis la vérité. — Jamais le mensonge n'est sorti de ma bouche, et c'est pour cela que je jure au nom de l'honneur que celui que je suis venu chercher en ces lieux est pur comme l'air qui entoure l'éternel, et Philippe..... à ce nom un murmure effrayant s'élève de tous

les côtés de la salle; Lorenzo ne peut résister à un mouvement de crainte, il arrache le bandeau qui voile ses yeux, et apperçoit qu'il est entouré de gens tous armés et casqués; le fer brille entre leurs mains, et leurs glaives étincelans, enlacés sur sa tête, forme une voûte, qui lui présente la mort de tous les côtes. Il voit avec effroi que le temple a disparu, et il est dans une chambre tendue de noir.

Vous l'avez entendu, guerriers, dit la voix qui avait interrogé Lorenzo jusqu'alors. Il a nommé le perfide que le hazard nous a livré hier au soir, qu'il soit amené devant vous, pour être jugé par ceux qu'il a trahis.

— Qu'il périsse à l'in tant, s'écrie toute l'assemblée : un froid mortel s'empare de Lorenzo, rien ne se présente à son imagination pour adoucir la terreur dont il est frappé; on amène

Philippe enchaîné : deux hommes vêtus de noir le précèdent avec des torches, deux autres, vêtus de rouge et armés de hâches, le suivent : il est pâle, défait; il lève les yeux sur Lorenzo, et s'élance dans ses bras. — Ah! mon fils, qu'ai-je fait? bientôt vous n'aurez plus de père. — Philippe, lui dit le même homme qui présidait sur l'estrade, tu connais tes crimes, tu sais le sort qui t'attend ! — Mes crimes, non : mon cœur est pur ; mais je connais votre haine, je connais votre cruauté : j'ai refusé de servir vos projets parce qu'ils tendent à une tyrannie secrette et universelle, contraire à l'ordre social et à la vertu : vos satellites guidés par le principe odieux qui vous gouverne, ont par un vil espionnage, surpris mes secrettes pensées, et entendu ma conversation avec ce jeune homme, au

jardin de la Villa Borghèse; ils m'ont assailli sur la route comme de vils brigands, et se sont emparés de lui pour corrompre son cœur innocent: épargnez-le seulement, rendez-le à la liberté, n'exigez pas de lui qu'il embrasse un parti criminel, que vous cachez sous les dehors d'une vertu mensongère, et je marche à la mort.
—Oui à la mort, tu as dicté ton arrêt.
—Arrêtez, s'écrie Lorenzo aux bourreaux qui veulent l'entraîner, et en tirant ses deux pistolets et les portant sur la poitrine du barbare vieillard qui vient de parler: suspends ton arrêt, ou tu n'es plus. Philippe s'élance sur lui et le désarme; arrête toi-même fils trop cher, ma vie ne vaut pas la peine que tu fasse couler le sang d'un homme, quelqu'injuste qu'il soit! réserve ton courage pour une plus noble occasion, et si tu peux

un jour tiens les sermens, que j'a fais de délivrer ma patrie. — Pourquoi me désarmer, mon père?

Aussitôt ils sont entourés de gens armés et sont enchaînés; Lorenzo frémit d'indignation, on lui bande les yeux de nouveau, et on l'entraîne: il entend le bruit effrayant d'énormes verroux, il se sent lier sur une chaise; on lui dit de tenir fortement une corde, ou sans celà qu'il roulera dans un précipice; la voix de Salceti lui dit encore bas: courage Lorenzo, je veille sur vous: — Lorenzo est ranimé, il obéit aux ordres des soldats ou des bourreaux: il saisit la corde, et se laisse descendre: de tems en tems, il croit sentir des flammes; il entend le bruit des vents, ils agitent même ses vêtemens; souvent le siége qui le supporte, rudement froissé, se relève et retombe par secousses; ses

forces sont prêtes à l'abandonner ; lorsqu'il sent qu'il est à terre, on ôte son bandeau, on l'enchaîne par le mileu du corps; les gardes, les flambeaux qui les ont éclairés sont disparus; il est dans la nuit, dans une nuit plus cruelle que celle de la mort, puisqu'il souffre ; il entend un bruit terrible au-dessus de sa tête, il croit que c'est celui d'une porte.

Bientôt le silence le plus affreux règne; la chaîne qui le retient lui permet cependant de faire quelques pas, il cherche envain à reconnaître les objets qui peuvent l'environner; rien ne s'offre sous sa main, mais ses pieds froissent de la paille, il se laisse tomber; ô moment de terreur et d'effroi! un cri douloureux sort du corps qui l'a reçu dans sa chûte! Lorenzo tâte, et reconnaît avec horreur que c'est un homme; un homme souffrant

et qui bientôt exhâle son dernier soupir : il se traîne aussi loin qu'il le peut de cet infortuné; voilà, s'écrie-t-il, le sort qui m'attend; ô Philippe, ô ma mère, je ne vous reverrai plus; et vous Théana ! ... Son sang se glace dans ses veines, il reste anéanti; le besoin de nourriture ajoute encore à sa faiblesse: un sommeil, un sommeil de mort s'empare de lui; trois heures s'écoulèrent, un cri plaintif se fait entendre et le retire de cet état de paix.

Il soulève sa tête... il n'entend plus rien, mais une faible lumière frappe tout-à-coup ses yeux; est-ce une illusion, un jeu de son imagination en délire? non, il reconnait bien Salceti : à peine osa-t-il lui adresser la parole; Salceti qui pleure sa fille, Salceti qui semblait à Naples, au Vésuve, ne respirer que l'amour pater-

nel, peut-il se trouver parmi des scélérats ! Salceti devine tout ce qu'il pense et le prévient, en déposant un panier de nourriture; il lui verse d'un vin qui rappelle ses forces : —Buvez, mon cher Lorenzo, et gardez-vous de porter sur moi un jugement téméraire. Salceti veille sur vous et périra pour vous. — Et Philippe ? — Philippe fut mon ami, et me sera toujours cher. — Mais comment expliquer votre présence dans ces lieux, et dans cette assemblée qui fait honte à la nature et à Dieu?—Mangez, Lorenzo, et je vais vous confier ce que je pourrai vous dévoiler, pour adoucir vos maux. —Puis-je vous entendre! regardez Salceti, ... regardez la mort est à côté de nous.—Ah! ciel, dit Salceti en voyant un cadavre; aussitôt, il soulève une trape qui est dans un coin du cachot, et roule le cadavre

qui s'y perd. Ensuite il tire une clef de sa poche, et ouvre le cadenas qui ferme la ceinture qui tient Lorenzo embrassé; je n'exige de vous, Lorenzo, qu'une seule chose, c'est de ne faire aucun effort pour sortir d'ici, que lorsque je viendrai moi-même comme je suis, à visage découvert, vous délivrer, ou vous causeriez ma mort. Jurez-le moi au nom de l'éternel.—Je le jure, Salceti. — Actuellement, mon ami, ne vous laissez pas abattre par la douleur, le ciel nous a déjà secourus; il a les yeux sur nous, espérons tout de lui : prenez de la nourriture, c'est la main de l'amitié reconnaissante qui vous l'offre et qui vous prie de ne pas la refuser : Lorenzo accepta.

Ecoutez moi, mon ami, vous êtes confié à ma garde, je ne crains pas que l'assemblée attente à vos jours,

vous n'êtes pas un de ses membres, elle n'en n'a pas le droit.

Philippe Strozzi, Zanubio et moi nous en sommes. Cette assemblée était composée des réfugiés de Florence qui n'aspiraient qu'après le moment où ils pourraient briser les fers de leur patrie asservie; pour assurer notre projet nous nous sommes enveloppés des ombres du mystère. Philippe lors de son enlèvement m'a instruit qu'il vous avait donné rendez-vous, ainsi qu'a Visconti et à Théana, mais à chacun en particulier pour se rendre à la grande assemblée que nous tenons tous les ans, pour récapituler nos moyens. —Quoi! — Théana serait aussi entre leurs mains! —Philippe n'aurait rien a redouter si l'or des Médicis n'eut corrompu la plus grande partie de nous. —Ciel! Théana! — Ne craignez rien, elle

n'est pas venue. — Et Son père? — Non plus ; j'ai envoyé au devant d'eux un ami fidèle qui doit les prévenir... — Ah! Salceti, je puis mourir actuellement si Théana est sauvée ! — J'avais également envoyé sur la route de la porte Quirinale ; mais je ne sais par quel fatal évènement, vous n'avez pas été rencontré et détourné de ce funeste voyage : moi-même j'ai été sur le chemin qui borde le bois environnant ces lieux souterrains, et le sort a voulu que l'on vous fit entrer par une autre porte ; mais je vais tout employer pour abréger votre captivité. — Et Philippe? — Je crains pour lui, mais cependant tout espoir n'est pas perdu : je vous laisse un moment et je vais vous fournir un lit tel que l'on peut en donner ici : le repos vous est nécessaire, conservez votre esprit, votre

courage et vos forces, en cas que nous en ayons besoin dans quelques jours: il sortit emportant sa lanterne, Lorenzo le vit refermer une porte à coulisse, qui jouait sans effort et sans bruit.

De nouveau dans les ténèbres, oubliant l'horreur de sa position, il rappela son courage, et conçut l'espoir de délivrer Philippe, lors même qu'il était dans les fers.

Salceti revint peu de tems après, portant un matelas et une lampe: je suis forcé de vous quitter, Lorenzo, voilà de la lumière; tâchez de vous livrer au sommeil, et sur-tout rappelez-vous le serment que vous m'avez fait; je reviendrai le plutôt que je pourrai: il le serra dans ses bras et sortit.

CHAPITRE XII.

Les évènemens se succèdent. — Les entrailles de la terre semblent avoir vomi ses esprits infernaux pour aggraver les tourmens de Lorenzo. — La mort environne tout ce qui lui est cher.

On pratique aisément au sein de la fortune,
Des vertus qu'un flateur va prôner en tous lieux.
Mais alors, du malheur, quand la main importune
Nous frappe, il est bien grand de rester vertueux.

LORENZO à peine seul, examine sa prison. Il était dans une salle assez vaste, dont la voûte lui parut percée dans plusieurs endroits : au milieu était une espèce de cavité en entonnoir ; il pensa que c'était par-là qu'il était

descendu. Sa lampe sépulcrale jetait une lueur sombre sur les parois de la boiserie qui couvrait les murs; il distingua des têtes de morts posées en pyramides contre les murs, et des ossemens soutenus par des crêpes funèbres; un monceau de squelettes forment dans le milieu une espèce d'autel; à côté s'élèvent des livres, les uns renferment des menaces contre les parjures ; les autres l'histoire funeste des vengeances de l'esprit invisible et des invocations infernales.

Lorenzo en a pris un; couché sur son matelas, ayant à côté de lui sa lampe dont la lumière vacillante charge encore les murs de cet endroit effrayant, d'une teinte plus sinistre; il lit, tourne les pages d'une main tremblante; il va prononcer un passage terrible, ... le livre échappe de

ses mains; aussitôt un bruit sourd retentit sous la voûte, le sein de la terre paraît s'entrouvrir : il en sort un fantôme traînant des voiles mortuaires qui traverse lentement la salle et va s'abîmer dans ce souterrain sans qu'on entende le bruit de sa chûte; Lorenzo ne s'en apperçoit que par l'odeur fétide qu'il exhâle : c'est alors qu'il doute si tout ce qu'il voit n'est pas un songe: il se roule, se meut en tous sens sur la terre : tel un homme qu'un rêve effrayant oppresse dans un demi sommeil ; ses idées sont encore susceptibles d'action ; il voit un monstre, il le sent sur sa poitrine, il fait un effort heureux qui le dégage, et voit alors que ce n'était que l'effet d'une illusion, quoique la douleur fut réelle : mais Lorenzo se lève, parcourt ce séjour infernal, et acquiert la fatale certitude qu'il est bien éveillé.

Un autre fantôme se présente à ses yeux, Lorenzo s'élance vers lui, et veut le saisir, mais il n'a saisi qu'une ombre : aussitôt une voix lugubre fait entendre ces mots : *la conscience ne nous a été donnée que pour nous accuser, quand nous violons ses droits; et pour nous consoler, quand nous faisons un sacrifice à nos passions.*

O ciel, dit Lorenzo, toi qui connais mon cœur, juge moi, et prends pitié des maux que je souffre! il se jette sur son lit, boit une verrée de ce vin liquoreux que Salceti lui a laissé, et s'endort.

Douze heures s'écoulent, Lorenzo s'éveille, ses sens sont rafraîchis, mais son ame n'est que plus frappée de terreur : ce n'est plus pour lui qu'il craint; ses forces rétablies fortifient chez lui l'oubli de ses propres mal-

heurs; mais l'époux de madame Derville, déjà échappé à tant de dangers, le laissera-t-il périr sans pouvoir le secourir? en vain sa conscience lui dit qu'il a déjà sauvé sa vie deux fois, qu'il vient encore de risquer ses jours, ce n'est pas assez pour une ame telle que la sienne.

Il espère en Salceti, il l'attend d'heure en heure; enfin il arrive; il est vêtu de noir, des flammes rouges sont peintes sur la robe qui l'enveloppe.

Un masque blanc lui couvre la figure: — Cher Lorenzo, c'est ici qu'il faut rappeler toute la fermeté dont vous êtes susceptible; on suit mes pas, je ne puis vous en dire davantage.

Deux hommes que l'on prendrait pour des ministres de la mort, entrent avec des torches; ils ceignent le

front pâle de Lorenzo d'un ruban aurore, teint de sang et chargé de caractères argentés, entre-mêlés de figures monstrueuses. On prend la précaution de lui bander les yeux, et on l'entraîne. Il sent que la résistance est vaine: il se résigne, en se rappelant la promesse de Salceti. Il monte un escalier pendant une demi-heure, et respire un air pur et frais; cependant de tems en tems il sent la chaleur du soleil, le parfum des fleurs lui fait présumer qu'il est rendu à la lumière, le chant des oiseaux contraste avec la situation de son esprit, et en lui faisant sentir le prix de la liberté, redouble le mal qu'il éprouve. —Il demande à se reposer là un momoment, un seul moment; cette légère faveur lui est refusée.

Il est introduit dans une salle très-vaste, dont la voûte, le parquet et les

murs sont couverts d'un drap noir, parsemé de flammes rouges et de couleuvres menaçantes : trois lampes sépulcrales jettent une mourante lueur, et laissent à peine distinguer les personnages lugubres qui sont rangés en demi-cercle près d'une table couverte d'un drap noir, pendant jusqu'à terre et surchargé d'une croix rouge. Quatre fantômes armés d'un glaive sont appuyés sur chaque angle de cette table, dont on fait approcher Lorenzo, on lui découvre les yeux.

Lorenzo, dit un membre de cette assemblée, tes liaisons avec Philippe sont trop récentes, pour avoir corrompu ton cœur ; l'assemblée touchée de ta jeunesse, excuse en toi la tentative criminelle que tu as faite sur notre chef vénérable, quand il a prononcé le juste arrêt qui a condamné

Philippe : nous voulons plus encore, nous te proposons de te recevoir dans cet ordre : on te donne deux jours pour en étudier les statuts ; si après ce tems tu refuses, on te rendra la liberté, mais à deux conditions : la première que tu quitteras l'Italie dans quinze jours, et que jamais tu ne révéleras, ni ce que tu as vu, ni ce que tu as entendu dans ces lieux : jure le sur l'évangile et au nom de l'Éternel : aussitôt deux hommes s'avancent portant le livre de l'Évangile.

Lorenzo peut-il quitter l'Italie ? peut-il renoncer à sauver Philippe ? qui que vous soyez, dit-il, hommes mystérieux que je ne puis comprendre, ni définir, n'exigez pas de moi le premier serment ; les affections les plus chères me retiennent à Rome ; eh ! que m'importe la liberté, la vie

même, s'il faut que j'y renonce ! quant à la promesse que vous exigez de vous garder le secret le plus inviolable, je suis prêt à le jurer, et lorsque Lorenzo a prêté un serment, les tourmens les plus affreux ne sauraient le lui faire enfreindre.

Le même personnage qui lui avait adressé la parole, se lève. Mes frères dit-il, vous contentez-vous du seul serment que Lorenzo offre de prêter, tous baissent la tête en signe d'adhésion : eh bien ! reprit le chef, l'auguste assemblée y consent, jure donc; Lorenzo élevant la main, prête le serment : — Jeune homme, lui dit alors le chef, soulève ce drap, et vois quel sort est réservé à celui qui tenterait de nous trahir : les quatre fantômes lèvent le drap mortuaire, Lorenzo voit la tête de Philippe qui nage dans des caillots de sang qui fume encore.

Une sueur froide découle de ses joues livides, ses jambes se dérobent sous lui, il tombe, et le coup qui a frappé son père semble l'avoir atteint.

On l'enlève et on le porte dans une chambre voutée, mais sous terre; le jour n'y pénètre pas, mais elle reçoit cependant de l'air par des tuyaux établis dans la voûte : on allume une lampe suspendue dans le milieu de cette pièce qui n'offre rien de lugübre. On le déshabille, on le met dans un bain : à peine une heure s'est écoulée que Lorenzo recouve l'usage de ses sens; il porte par-tout des yeux égarés, il voit devant lui deux hommes habillés en génie. — Qui que vous soyez, ô vous qui voyez mes maux, faites les cesser, ou arrachez-moi la vie; (les deux spectres ne répondent pas, et disparaissent lentement), aussitôt une odeur suave

se fait sentir; à mesure qu'elle se répand, la tête de Lorenzo s'allége; mais son cœur peut-il retrouver le calme? il voit avec surprise qu'il est dans un bain, que sa prison n'est plus aussi affreuse : ces tigres altérés de sang sont-ils donc rassasiés par celui du malheureux innocent vieillard qu'ils ont immolé : il sort du bain, se jette dans le lit, et donne un libre cours à ses larmes. Le désespoir s'empare de lui : il invoque la mort, il l'appelle à grands cris : il lui semble entendre une voix qui lui dit : *regarde, elle est près de toi.*

Lorenzo promène ses regards, il voit sur une table près de son lit, une grande coupe dans laquelle se trouve une liqueur verdâtre : ciel ! cette boisson, ... est mortelle. C'est la main compatissante de Salceti qui la placée là ! ... il est certain que mes maux

n'auront point de terme, et sa généreuse pitié me fournit le moyen de terminer une vie que je ne puis plus supporter : Il prend la coupe fatale. — O mon Dieu ! pardonne cette action ; juge si je suis coupable, et daigne recevoir une ame qui respecta toujours tes loix : mânes de Philippe, sortez de votre tombeau, venez me guider et me conduire au séjour que vous habitez : et toi Théana... — A ce nom une crainte involontaire repousse la coupe qu'il avait portée à ses lèvres ; aux portes de la mort, l'amour se fait encore entendre ; il s'arrête... son bras est enchaîné, la porte de sa prison s'ouvre précipitamment ; Salceti paraît, et voyant Lorenzo qui tient le breuvage mortel, il s'élance sur lui et renverse le poison.

— Arrête ame faible, ta vie est-elle à toi ? c'est à celui qui te la donnée,

qu'il appartient de la reprendre. — La reprandre? Ah! Salceti, soutenez mon courage, ou plutôt laissez moi me livrer à ma faiblesse, mes forces sont épuisées; fuyez ce séjour horrible, et rendez-moi les moyens de déterminer mes maux. — Lorenzo m'avez-vous vu tant de faiblesse, lorsqu'enfermé avec vous dans un cachot je n'attendais que la mort. — Mais vous n'aviez pas vu couler le sang de votre père! — On m'avait enlevé ma fille, le tombeeau venait de recevoir une épouse chérie; ces plaies sont encore récentes, je les oublie pour vous. — Homme barbare... — Injuste Lorenzo, apprenez que Philippe... eh bien!... — Modérez votre joie... — Eh bien? — N'est pas mort! — Ciel! mais n'est-ce point un mensonge qu'une funeste pitié vous suggère. — Non, malheureux jeune homme, Philippe respire

encore : — Mais cette tête ensanglantée... Ah! je la vois.... elle est là.... — Était celle d'un homme que toutes les loix divines et humaines eussent frappé également. — Quoi! mes yeux n'ont-ils pas vu?... — Ont cru voir les traits de Philippe.... l'horreur d'un tel spectacle, auquel vous n'étiez pas préparé vous a abusé; je vous le répète, il vit et vous pouvez même tout espérer pour lui. — Mais comment se peut-il? — Lorenzo, je suis forcé de vous quitter : soyez certain que quelque chère que me soit votre vie, que je n'ai point trahi la vérité en vous assurant que Philippe était vivant : souvenez-vous que j'ai promis de vous délivrer; je tiendrai ma promesse dans deux jours, avant l'époque que l'assemblée a fixée pour vous rendre à la liberté, à moins que je ne sois certain qu'elle remplisse

fidellement sa parole; mais elle peut se rétracter, et qui sait alors quel serait le terme de votre captivité! souvenez-vous que quelque chose que vous voyez, de ne vous livrer qu'à moi seul, et rappelez vous la promesse que vous m'avez faite, ou vous compromettez mes jours. — J'ai promis, Salceti. — Celà me suffit; pour prix des dangers que je cours, je ne vous demande que de prendre de la nourriture et du repos: voici tout ce qu'il vous faut; il ouvre une armoire dans laquelle Lorenzo voit des pains, des viandes froides et des flacons. — Oui, Salceti, Philippe existe, la vie me redevient précieuse. —Adieu Lorenzo; je vais tout préparer pour le succès de mon entreprise.

Tel un jeune arbuste chargé des dons de flore, battu par une tempête et à moitié dépouillé par un vent im-

pétueux , baissant ses flexibles rameaux au pied du chêne que frappe sa foudre, il se redresse et étale ses fleurs mouillées par les pleurs de l'aurore qui ramène un jour calme : tel Lorenzo rappelle ses forces et renaît à l'espérance : un doux sommeil rafraîchit ses sens, après un léger repas.

CHAPITRE XIII.

Que devient Théana? — L'amitié la remet dans les bras de son amant. Mais dans quel moment! — La tombe doit-être pour eux l'autel de l'hyménée. — Lorenzo peut fuir ses bourreaux, mais l'honneur le tient enchaîné. — Théana veut fuir, et frappe ceux qui retiennent ses pas, ses forces trahissent son courage. Elle est condamnée à mort. — Évènement inattendu.

Quel que soit notre sort, quand un serment nous lie,
Même pour alléger les peines de la vie,
Rien, rien ne peut jamais dégager notre cœur
Et c'est manquer à Dieu, que manquer à l'honneur.

Toutes les secousses terribles que Lorenzo avait essuyées, le plongèrent

dans un sommeil profond qui dura près de vingt quatre heures, après lequel il se sentit aussi léger, aussi calme que le jour qu'il était parti de Rome; un appétit extraordinaire le prit et il fit un repas qui acheva de lui rendre ses forces. Il vit bientôt la porte de sa chambre s'ouvrir; il pensait que c'était Salceti; mais il reconnut avec peine, un nouveau personnage dont la figure était à découvert; il apportait de l'huile, dont il versa dans la lampe : ensuite il s'approche du lit sur lequel était Lorenzo, il le regarde en silence, lève les bras au ciel, et tire de son sein une lettre qu'il lui présente, en lui disant: *aussitôt qu'elle sera lue, brûlez-là;* en vain Lorenzo veut l'interroger, il sorti. Lorenzo ouvre la lettre et lit.

Malheureux ami, vous serez rendu à la liberté. Philippe est condamné à un an de détention, mais à quelle

condition! l'ami sûr que j'avais dépêché vers Visconti pour les prévenir de ne pas se rendre à l'assemblée, a eu l'imprudence de leur dire le danger qui menaçait son frère, Théana était présente : elle a voulu accompagner son père qui est accouru, pour sauver Philippe. Les graces de Théana, sa douleur et les prières de Visconti, ont attendri les juges ; mais ils ont exigé qu'ils restassent prisonniers pendant ce tems : ils sont tous séparés, et Zanubio qui a découvert le ravisseur de ma fille de retour ici, est chargé de veiller sur Théana.

Vous voyez que le sort, en vous frappant d'un nouveau coup, vous présente cependant une consolation.

Je vous verrai cette nuit ou demain : brûlez cette lettre. Espérance, courage : Salceti veille sur vous.

Théana en ces lieux, dit en soupi-

rant Lorenzo! et Philippe est sauvé!.. ô ciel je te rends grâce... il entend frapper trois coups contre le mur de sa prison : il se lève, s'habille et écoute : quelques instans après, les coups se répètent, il entend appeler Lorenzo ... il répond par un cri : les coups se multiplient, redoublent, il entend encore des pierres qui tombent : bientôt il distingue la voix, c'est celle de Zanubio et de Théana : ô Dieu s'écrie-t-il en tombant à genoux, je la verrai! Zanubio est son sauveur; lui Salceti et moi, nous braverons ces monstres : qu'il arme mon bras et je rends la liberté à Théana, et nous implorerons la protection des lois pour sauver Philippe : les coups attaquent déjà la boiserie, Lorenzo se lève et n'ayant que ses mains pour armes, cherche à la détacher : un mouvement violent qu'il donne de

côté, la fait céder sous cet effort, elle tombe et Zanubio est dans ses bras, ainsi que Théana.

Qu'elle joie pour nos amans ! quel moment pour l'amitié ; mais quel séjour, ne perdons pas de tems, dit Zanubio, il est minuit ;les perfides sont dans les bras du sommeil : ce n'est que par ici que nous pouvons assurer notre fuite ; voyons si parmi ces clefs, il ne s'en trouverait pas une qui put ouvrir votre porte. Après cet obstacle nous n'avons à traverser qu'une galerie défendue par une grille qui donne dans le jardin : elle est gardée par quatre hommes, que nous devons trouver endormis par un breuvage préparé par Salceti ; mais Philippe ! dit Lorenzo, le père d'Euphémie ! que deviendront-ils? ne payeront-ils pas de leurs têtes notre liberté. Soyez trantranquille sur leur sort, mon cher

Lorenzo ; une fois hors de ces lieux affreux, ils craindront d'attenter à leurs jours : nous savons leurs noms, nous connaissons les lieux qu'ils habitent ; ils redouteront la rigueur des lois, et se trouveront trop heureux d'acheter notre silence, en relâchant leurs victimes. — Ah ! Théana, ange tutélaire, vous me rappelez à la vie, qu'il me serait doux de vous la consacrer.

Zanubio présente les clefs des autres cachots confiés à sa garde : quel bonheur ! une d'elles ouvre ; ils s'avancent à pas suspendus vers le lieu des gardes ; tout est pour eux, ils sont endormis : Zanubio et Lorenzo s'emparent de leurs armes ; Théana délie leurs ceintures et enchaîne leurs mains : ils continuent leur route et touchent à la grille qui cède bientôt sous leurs efforts : le tems est calme,

tout est dans le silence, ils ont déjà franchi le seuil de la porte, Lorenzo recule effrayé : un souvenir .... un souvenir effrayant enchaîne ses pas. — Fuyez chère Théana, adieu ami fidèle, partez et laissez l'infortuné Lorenzo reprendre ses fers. — Qu'avez-vous, mon frère, lui dit Théana; nous touchons au terme de nos vœux, encore quelques pas et nous acquérons les moyens de sauver ceux qui nous sont chers : — Je ne puis, Théana, un serment terrible ! — Ils sont vains quand on les prête au crime ! — Mais c'est à Salceti. — Il nous abandonne : — N'importe, j'ai juré au nom de l'Eternel de ne faire aucune tentative pour recouvrer ma liberté, à moins qu'il ne vienne lui-même rompre mes fers; partez, partez. — Non, je ne le puis sans vous. — Théana vous voulez ma mort ! —

Barbare, c'est toi qui veut la mienne! eh bien, je rentre partager avec toi ta captivité. — Arrêtez....; en même temps Lorenzo pousse la grille, qui se referme, et conjure Zanubio d'entraîner Théana; son ami exécute sa prière: ils sont déjà loin de lui, et Lorenzo, qui ne peut plus les voir, se retire dans sa prison en jouissant de la pure satisfaction d'avoir tenu son serment, et de sentir Théana loin de ce séjour où le crime et la mort ont assis leur empire.

Il referme sa porte, replace le mieux qu'il peut la boiserie détachée, puis revient à l'entrée de sa prison; écoute s'il entend du bruit; il compte les minutes, craint à chaque battement de son cœur que Théana ne soit arrêtée, ramenée; c'est dans cette horrible crainte qu'il passe huit heures. Enfin il distingue

des pas, on entre chez lui : est-ce Salceti ? non ; mais douze hommes armés qui lui ordonnent de les suivre : est-ce sa liberté ? on ne lui a pas bandé les yeux ; Salceti n'est pas venu, donc que l'assemblée est fidelle à sa promesse ... l'espérance est dans son cœur, il va rejoindre Théana ; alors il pourra..... mais il arrive dans une salle ronde, éclairée par sa voûte, qui représente le firmament chargé d'étoiles, on ne voit aucune lumière, mais chaque étoile est un feu sombre.

Il voit autour de lui les mêmes guerriers qu'il avait vu précédemment ; une tribune est placée dans le milieu, et est occupée par trois hommes en tunique noir, qui sont voilés de blanc.

Celui du milieu se lève, et prenant la parole, dit : grands chevaliers,

ce jour vous offre bien des coupables; des frères déloyaux ont tramé contre la sûreté du Chapitre et enfreint les lois de la société. Philippe, à qui votre bonté avait fait grace, a refusé de nommer ses complices; la vengeance céleste a mis en nos mains ses partisans; Visconti, Zanubio et Théana: ces deux derniers ont voulu se soustraire à notre vigilance, et pour assurer leur fuite ils ont tous deux versé le sang des ministres qui ont arrêté leurs pas; ils vont paraître à vos yeux; que les larmes et les attraits de cette femme sanguinaire ne jettent pas dans vos cœurs une coupable pitié; le sang de vos frères a coulé, que le leur serve d'offrande expiatoire à leurs mânes: Quand à ce jeune homme, un serment redoutable l'enchaîne; en outre, hors de ces lieux, il ne pourra jamais les re-

trouver ; ainsi le tribunal ordonne que le troisième jour de la lune il sera transporté dans le séjour des profanes mortels ; à peine a-t-il dit, que Lorenzo voit amener Philippe, Zanubio, Visconti enchaînés, que suit Théana. Hélas! Lorenzo ne peut douter de l'horreur du spectacle qu'on lui prépare, lorsqu'un des chevaliers armés, qui sont dans les rangs, se lève et adresse cette demande au tribunal.

Tribunal auguste et redoutable, terrible dans tes jugemens, je forme au nom de nos Status, opposition au jugement qui condamne des frères ; nos lois ordonnent que sur cinq coupables il n'en sera puni qu'un de mort, et si le nombre de cinq n'est pas complet on doit attendre une année révolue. Tous les guerriers frappent un coup sur leurs boucliers. Lo-

renzo a reconnu la voix de Salceti ; un doux rayon d'espérance le soutient dans cette crise dangereuse : il craint tout, mais il espère ! Le juge consulte à voix basse les deux autres qui sont près de lui ; ils quittent la tribune et vont chacun d'un côté du cercle, recueillir les suffrages de chaque guerrier ; pendant ce tems Lorenzo porte ses regards sur Théana, sur Philippe qui le fixent, et semblent lui dire un éternel adieu.

Les juges reviennent, remettent au grand maître deux urnes dans lesquels sont déposés les vots de l'assemblée ; il les recueille, puis il dit.

L'auguste assemblée veut un exemple, et pour ne pas enfreindre les statuts de l'ordre, elle adjoint aux quatres coupables Lorenzo. — Qu'ils tirent au sort, entr'eux, et qu'ils livrent la victime.

Salceti reprenant la parole: j'en appelle encore au tribunal dont je reconnais l'équité, que nos statuts permettent dans ce cas à l'un d'eux de s'offrir pour les autres ; oui, dit le juge et les autres sont condamnés à une captivité éternelle ; vous entendez Philippe, Visconti, Zanubio, et vous aussi Théana. Lorenzo s'avance : je remercie le ciel, dit-il, de l'excès de votre cruauté, et j'invoque la mort : non il ne périrons pas, conduisez-moi au supplice ; arrêtez, s'écrie Théana ! ce n'est point à vous de vous immoler pour mon père, pour mon oncle, c'est à moi ! — Non, juge redoutable, continue Lorenzo, délivrez-vous d'un ennemi tel que moi ; je vous hais tous ; je révoque mon serment, et si je pouvais briser un jour mes fers, ce serait pour appeler la vengeance des lois sur vos têtes coupables et m'abreuver de votre sang.

L'assemblée se lève spontanément : je vois, dit le juge, votre juste indignation ; eh bien ! qu'il périsse. Un cri universel répète cet arrêt ; deux hommes apportent à Lorenzo un plateau sur lequel il y a une coupe, un poignard et un pistolet. Choisis, lui crie le juge. Lorenzo saisit le pistolet, adieu mon père ! mon ami ! adieu Théana ! il dit et porte le canon dans sa bouche, Théana jette un cri, Lorenzo tourne son dernier regard vers elle ; le coup mortel part : il tombe anéanti.

On enlève le corps, et on le transporte dans une salle tendue en rouge. A l'orient s'élève un autel triangulaire dont une est tournée vers l'occident. Cet autel est élevé sur sept marches. Sur cet autel il y a un grand tableau en transparent qui représente le Calvaire. Les deux croix des côtés sont

unies ; mais sur celle du milieu il y a une rose et une draperie entrelacée, et audessus l'inscription qui était à la croix du Sauveur. Au bas, sur le devant du tableau, il y a des colonnes brisées, sur les débris desquelles sont des gardes endormis; et au milieu d'eux on voit une espèce de tombe dont la pierre de dessus est dérangée et de laquelle il sort un linceuil. Trois colonnes s'élèvent, l'une est à l'occident, l'autre au midi et la troisième à l'orient. Sur la première est écrit le mot *foi*, sur la seconde, *espérance*, et sur la dernière, *charité*.

Au nord se trouve une tour dont le haut se perd dans des nuages, au bas est un lit de repos ; c'est là que l'on dépose le corps de l'infortuné Lorenzo ; il reste exposé pendant une heure.

Lorenzo n'est plus, son ame a

quitté sa dépouille mortelle et s'est élancée vers le séjour de la divinité. Une musique douce et céleste vient charmer sa pensée, il voit un temple tel que nous venons de le peindre. Des chants harmonieux chantent les louanges du Très-Haut : seul dans ce lieu, il le parcourt, il croit voir, il croit toucher; sa forme est la même, son corps lui offre de la résistance ; il s'arrête, ne sait ce qu'il est ou ce qu'il n'est pas. La musique reprend avec force, il distingue les paroles, il comprend la langue qu'il entend ; les esprits célestes sont-ils donc comme nous ? il le faut bien se dit-il, car je pense à Théana ; puisse-t-elle un jour venir dans ces lieux ! Aussitôt une voix part du sein des nuages qui sont au dessus de la tour ; son cœur tréssaille ; ces accens lui sont trop connus : Théana s'est

donc dégagée des liens qui la retenaient à la vie, pour venir le joindre!

Un coup de tonnerre se fait entendre; deux files d'esprits aériens vêtus de blanc, la tête voilée, entrent dans le temple, et viennent se ranger en chantant une hymne sainte, de chaque côté de l'autel; une pluie de feu le fait disparaître, et à sa place on voit l'Eternel dans toute sa gloire. Lorenzo tombe à genoux, la face contre terre.—Lève-toi Lorenzo, dit une voix douce et majestueuse, lève-toi, et porte tes regards vers la tour : Lorenzo obéit, et voit les nuages qui descendent; ils s'entr'ouvrent et déposent à ses pieds les objets si chers à son cœur; il est dans les bras de Philippe, de Visconti, de Zanubio et de Théana.

O ciel, s'écrie Lorenzo, c'est bien

vous que je presse contre mon sein! O mes amis! n'est-ce point encore un songe, une illusion? Ah! puisse-t-elle durer toute ma vie.—Non, mon fils, ce n'est plus un rêve, pardonne à ma tendresse ces cruelles épreuves, ces huit jours d'allarmes et de souffrances, et reçois en ce jour le prix de tes vertus. En disant ces mots il monte sur le trône qui est vide. Lorenzo, prononce-t-il à haute voix, tu as été fidelle à l'amitié que tu m'avais vouée, tu as bravé la mort pour défendre les droits de la vertu et du malheur opprimés, tu as été stricte observateur de ta parole envers Salceti, et le défenseur d'un sexe que le Créateur nous a ordonné d'aimer et de protéger; le chapitre des chevaliers de l'épée, pleinement convaincu de tes vertus et de ton courage, t'admet dans son sein: parmi tes frères, dans

quelque partie du monde que tu habites, tu trouveras secours et protection. La pratique de la religion, l'humanité, la bienfaisance, le respect pour les lois, le courage dans l'adversité, l'amour de la patrie, voilà tes devoirs et les nôtres.

A peine eut-il dit, que l'on apporte la tunique blanche à Lorenzo qui s'en revêt, et il prend place parmi l'assemblée, qui ne se sépare qu'après une hymne à l'Eternel.

CHAPITRE XIV.

L'amour promet la récompense à la vertu. — Nouvelles d'Euphémie. — Récit de Zanubio. — L'assasin de Grenoble, du Mont St.-Bernard reparait. — Le crime va tomber sur le glaive vengeur, mais il se couvre du masque de l'hypocrisie, et se soustrait à la mort par de vaines promesses.

Premiers avœux du cœur ! O jours délicieux
qu'ils sont purs, ces momens que tendre amour donne,
Quand les douces vertus ont tressé la couronne
Qui doit ceindre le front d'un amant vertueux.

Chacun s'étant séparé pour reprendre ses habits ordinaires, Théana et Lorenzo empressés de se rejoindre,

se rejoignirent dans le jardin, ils se rencontrèrent s'acheminant vers un bosquet délicieux. Ah ! mon ami, que vous avez dû souffrir, lui dit, notre aimable fille, dont les charmes étaient relevés par le plaisir de sentir son amant digne d'elle. — Je suis loin de tirer vanité, à vos yeux, d'un courage qui m'eut peut-être abandonné sans l'espoir de vous sauver : Ah ! Théana ! si vous aimez un jour comme je vous aime, que vous sentirez facilement que loin de craindre de sacrifier sa vie pour celle que l'on adore, c'est un bonheur ! mon cœur, mon ame, ma tête, mes sens, tout mon être était à vous... — Convenez cependant que tant d'effort de votre part n'ont pas été les tributs de l'amour seul, et que Philippe.... — Oui, Théana; mais défendre la vertu, n'étoit-ce pas un hom-

mage de plus que je vous rendais ? n'était-ce pas le plus digne de vous? — Ah ! oui, mon bien aimé. — Ton bien aimé ! dit Lorenzo en tombant à ses genoux, répète ce mot : Ah ! qu'il est doux ! de quelle ivresse il remplit mes sens ! — Oui, mon ami, fier d'un amant tel que toi, mon cœur peut avouer sans honte un amour qui est né avec moi. — Lorenzo transporté par l'excèsde sa tendresse serre, Théana contre son sein. La jolie figure de son amie tombe sur la sienne, sa bouche rencontre celle de Lorenzo, et le premier baiser d'amour est cueilli, l'éclair est moins prompt ; un feu rapide circule dans leurs veines ! ô délire ! l'amour cherche un triomphe; mais c'est celui du cœur et non d'une passion qui couterait un remord l'innocence est sans défense ; mais la sagesse veille ; Lorenzo est le plus

nir : c'est ainsi que nos ayeux aimaient. (1)

Au tems jadis on aimait constament :
On se contait d'agréables sornettes ;
La belle était contente de fleurettes
Et d'un baiser se contentait l'amant.
Mais de nos jours ce n'est plus la méthode,
On fait l'amour de façon plus commode ,
La bourse en main , l'on exprime ses feux
Et l'on a tout lorsque l'on n'est point gueux.

Ils rencontrèrent Zanubio qui les cherchaient. — Actuellement, mon

---

(1) De nos jours , une dame jouissant d'une bonne réputation , après avoir lu le passage d'un roman qui contenait une longue déclaration d'amour , dit : *Ah ! qu'ils étaient sots, de converser si longuement ! ils étaient seuls et s'aimaient.* A-t-elle voulu sacrifier sa façon de penser à un jeu de mots ? A—t-elle dit ce qu'elle pensoit ? O femmes ! pesez vos paroles.

cher Lorenzo, lui dit-il, vous voilà de la famille, et j'espère que bientôt vous n'aurez plus de désir à former. — Non, mon ami, si vous avez retrouvé... — Euphémie! pas encore, mais j'ai beaucoup d'espérance. Le scélérat qui l'a ravie à mon amour, à la tendresse paternelle, est venu imprudemment se livrer lui-même : Philippe, Salceti et moi, nous n'avons pas voulu le livrer à la rigueur de nos lois, qui pour les vices, sont effectivement telles qu'on vous les a montrées dans votre réception; nous avons à ménager le cœur de Visconti et celui de l'intéressante Théana. — Quoi, le ravisseur d'Euphémie serait... Oui, je me rappelle cette voix... ô ciel! — C'est Stéphano. — Stéphano! s'écria Lorenzo. — Vous le connaissez? reprit Théana. — Hélas! oui : c'est lui qui, à Grenoble, essaya d'en-

lever mademoiselle Gernance, c'est lui qui blessa votre oncle; c'est encore lui.... c'est encore de ses mains que j'ai arraché Philippe, lors de notre séjour au Mont St.-Bernard.— Pardonnez, ajouta Zanubio, si je déchire votre ame, ce soir nous tenterons un dernier effort sur ce cœur dénaturé:—Mais comment avez-vous appris que c'est lui qui vous a ravi votre amante?— En quittant Rome, je fus trouver Salceti pour me justifier et partager ses larmes: il me confirma le récit que vous m'aviez fait, et s'offrit de me conduire au souterrain qui vous avait servi de prison: j'acceptai sa proposition, et ayant pris avec nous huit hommes décidés et bien armés, nous nous y transportâmes. Salceti reconnu votre cachot; nous nous enfonçâmes dans les détours de cet antre: le silence le

plus profond régnait par tout. Nous vîmes enfin une porte, elle cède sous nos premiers efforts ; quelques mauvais meubles nous indiquent qu'elle a été habitée : un de nos gens, en posant son fusil à terre, entend le sol raisonner sous la crosse, nous examinons et nous découvrons une trappe, nous la levons, la nuit la plus obscure règne encore dans ce nouveau souterrain ; une échelle en facilite la descente : nous appelons, tout est sourd à notre voix ; je saisis un flambeau et j'y pénètre : des chaînes, de la paille, une cruche, voilà tout ce qui s'offre à mes regards attristés : quelque victime du crime a gémi là .... Peut-être Euphémie ..... Cette réflexion me porte à examiner les murs, la surface de la terre, je remue la paille, je vois un papier, des caractères tracés avec du sang ; je lis ces mots :

» *O mon père, puisse cet écrit tracé*
» *de mon sang, vous parvenir et jus-*
» *tifier une fille qui a bravé la mort,*
» *plûtôt que de cesser d'être ver-*
» *tueuse ! Stéphano, le fils de Vis-*
» *conti, m'a arraché de vos bras,*
» *pour assouvir une criminelle pas-*
» *sion ; aujourd'hui il a osé me*
» *menacer de la mort, je l'attends ;*
» *mon dernier soupir sera pour vous,*
» *ma mère, et le vertueux Zanubio.*

Hélas je ne doutai plus du malheur d'Euphémie, je l'avais perdue pour toujours ; je serrai cette lettre dans mon sein, et cherchant à maîtriser ma douleur, je remontai, en cachant à Salceti la cruelle certitude que je venais d'acquérir : nous allions quitter cet antre du crime, quand nous crûmes entendre des pas ; effectivement nous apperçûmes une lumière ; je fis ranger tout le monde derrière la porte

qui s'ouvrait en dedans, de manière que nous ne pouvions être vus. Un trou pratiqué dans cette porte me laissa voir un homme seul qui dirigeait sa marche vers nous ; il y fut bientôt, nous l'entourâmes ; je profitai de sa frayeur, en lui demandant où était Stéphano : en vain il voulut nier qu'il le connut ; je le menaçai de la mort s'il ne disait la vérité. — Jurez-moi sur l'honneur que vous me rendrez à la liberté, si je vous déclare, non, la retraite de Stéphano, mais le lieu où vous le trouverez, jurez le moi, Zanubio, et je vous rendrai encore un plus grand service, je vous parlerai d'Euphémie. — D'Euphémie ! — Oui, elle est, grace à moi, encore existante. — Tu as sauvé la vie de ma fille, s'écria Salceti, ne crains rien, viens dans mes bras homme généreux. Salceti s'avance

vers lui ; mais l'étranger recule, et ôtant son chapeau, nous laisse reconnaître un jeune homme de Florence dont la famille avait été liée avec nous.

Non, dit-il à Salceti, je ne suis pas digne d'approcher un homme vertueux ; mais tout sentiment d'honneur ne sont pas encore étouffés dans mon ame déchirée par le remord: tous les vices qui assaillissent la fougueuse jeunesse, m'ont entraîné dans le sentier du vice ; cependant mes mains sont encore pures. Corrompu par des femmes vicieuses, la honte et l'opprobre de leur sexe, séduit par de perfides amis, ruiné au jeu, j'ai eu le malheur de me lier avec Stéphano, dont les dehors aimables cachent l'ame la plus perfide ; ayant perdu l'estime de mes concitoyens, pressé par le besoin, étourdi par l'habitude

des plaisirs licencieux, je me suis associé à une bande de pirates, qui après avoir dépouillé les voyageurs, les vendent aux corsaires qui dévastent la Sicile, et Stéphano est leur chef. Nouvellement reçu dans cette horde de brigands, Stéphano m'a choisi pour son ami : son amour, sa barbarie envers Euphémie, m'ont inspiré une tendre pitié : j'aurais fui, mais pour réparer mes fautes j'ai dû rester ; mes conseils on sauvé l'honneur d'Euphémie, enchainé le bras de Stéphano qui devait voûs immoler aussi, et qu'il avait désigné comme la première victime que je devais frapper : — Vous avez notre parole, soyez tranquille, et si vous désirez réellement de rentrer dans la société, nous vous en faciliterons les moyens ; mais aussi prouvez-nous la sincérité de votre repentir. — Cœurs

généreux, obtenez le pardon de mon père, et soyez sûrs que je m'en rendrai digne : quand à Euphémie elle est, je le présume, dans quelque souterrain près des bords de la mer, je ne puis indiquer positivement le lieu ; je ne connais encore que cette retraite où j'attends Stéphano, qui n'est absent que pour quinze jours ; il est allé dans une assemblée secrette près de Rome : c'est là, dit-il, qu'il apprend tous les ans à connaître les fortunes et les propriétés qu'il doit attaquer ou indiquer aux barbaresques :

Nous pensâmes alors que c'était ici qu'il devait se rendre, en cas que nous ne le trouvassions pas, nous avions encore le tems de revenir attendre son retour ; mais craignant que ce ne fut peut-être un subterfuge, nous engageâmes ce jeune homme à venir avec nous : — C'est même nécessaire,

répondit-il, je serai pour lui un témoin qu'il ne pourra récuser, et en cas qu'il donne un ordre pour relâcher Euphémie, je pourrai le porter sans paraître suspect à ces brigands qui, s'ils se croyaient découverts ou trahis, pourraient se porter à une extrémité cruelle ; nous partîmes donc avec lui ; revenus à la maison de Salceti, nous congédiâmes tout notre monde et nous vînmes tous trois ici, le second jour de l'assemblée, et ayant communiqué aux chefs du chapitre les crimes de Stéphano, qui était arrivé, nous avons obtenu qu'il fut remis entre nos mains.

Votre bonheur, Zanubio, dit Théana va sans doute couter des larmes à mon père; mais il y a longtems qu'il ne compte plus retrouver son fils, qui l'a abandonné depuis si longtems. Il fallut regagner la salle

où tout le monde était assemblé. Lorenzo vit avec surprise qu'il y avait beaucoup de dames; en ce moment on se mettait à table: Lorenzo fut placé à côté de Visconti et Théana en face de lui, près de son oncle: une franche et décente gaîté anima les convives, à l'exception du père de Théana et de ses amis, qui furent plus réservés, et un repas splendide ajouta aux plaisirs de la soirée. On porta un toast aux dames, un à Lorenzo, et un dernier à la délivrance de Florence.

Aussitôt que le repas fut fini, la famille de Théana se rassembla dans le jardin, et y fut bientôt rejointe par deux autres personnes agées et un jeune homme, qui n'avait pas paru au souper. Philippe ayant prié Théana de se retirer, lui souhaita le bon soir, et dit à Lorenzo de les sui-

Arrêtez, mon oncle... mais quel nom viens-je de prononcer, dit Stéphano sans lever les yeux; je sens que je ne suis pas digne de vous donner ce nom; mais quoique j'avoue ici mais erreurs, on ne me verra pas démentir le sang qui coule dans mes veines, par une faiblesse que la crainte de la mort m'inspirerait: je connais vos statuts; vos arrêts sont terribles, ils atteignent presque par tout le coupable, et la crainte d'une première faute m'a engagée à une vie qui pouvait m'y soustraire: je suis fautif par mes premiers dérèglemens, mais une fois hors du sentier de la vertu, je ne pouvais rétrograder, votre séverité me fermait le chemin du retour: cependant j'espérais encore, et sans cet espoir je ne serais pas venu dans cette assemblée, livrer une tête trop coupable, il est vrai, mais qui n'était

pas encore assez dépravé pour douter de votre loyauté, car le dernier attentat du crime, est de ne pas croire à la vertu, j'ai cru à la vôtre, Philippe : vous m'assignâtes, à Grenoble, pour comparaître à votre tribunal à cette époque, j'y suis, Philippe : vous m'avez promis un pardon que j'attendais avec impatience, pour tomber aux pieds de mon père... à ces mots il lève les yeux vois le jeune homme, son complice; ciel! s'écrie-t-il?

Il ne put en dire davantage, un mouvement convulsif de rage décompose sa figure; Lorenzo en frémit : ah! que la vue d'un scélérat est affreuse pour un honnête homme.

Eh bien, dit Visconti en se levant, la présence de ce jeune homme que le remord a conduit ici, te dit que tous tes crimes nous sont connus... les lois réclament une tête que la faiblesse pater-

nelle voudrait encore sauver; parle, Stéphano, où est Euphémie? rends là à son père qui est ton juge.

Stéphano tombe aux pieds de Visconti: ce n'est point la vie que je vous demande: c'est la mort; plutôt mille fois périr que de la voir dans les bras d'un autre. Euphémie seule peut me rendre la vertu chère, elle me l'a fait connaître, et le ciel est témoin que le sentiment qu'elle m'a inspiré est tel, que je l'ai toujours respectée: que celui qui m'accuse en ce moment, dit-il, en lançant un regard terrible sur le jeune homme, atteste la vérité de mes discours et rende justice à ma conduite.

Eh quoi! Stéphano, pouvez-vous, dit Philippe, espérer qu'un cœur pur et vertueux, voudra se donner à vous? — Hélas! dit Stéphéno,... il se tut, puis après un moment de si-

suspend le cours de mes chagrins : l'espoir renaît dans ce cœur que vons avez si longtems déchiré: ah! puissiez-vous ne pas le trahir! votre captivité cessera le jour où Salceti embrassera sa fille ; elle sera adoucie, et vous n'aurez à regretter ici que la liberté : après, j'exige de vous que vous passiez les mers pendant deux ans, je vous confierai à une famille estimable, et si votre conduite mérite leur approbation, les bras de votre père s'ouvriront encore pour vous; et pour lui, le bonheur pourra encore renaître. Stéphano rentra dans son cachot, où il écrivit et donna une lettre avec les indications nécessaires. Toute cette famille fut chercher le repos, avec l'espérance dans le cœur. Léons seul ne crut pas à la sincérité du repentir de Stéphano; mais il se garda de communiquer ses réflexions à ses bienfaiteurs.

Que d'évènemens accumulés en huit jours pour Lorenzo! quel enchaînemens de crainte, de douleurs, d'espérance! mais aussi quel plaisir en ce moment! une femme adorée qui l'aimait, une famille qui le recevait dans son sein, une famille dans laquelle il espérait retrouver la mère tendre qui l'avait adopté. O Lorenzo que ton bonheur était pur! tu ne le devais qu'aux douces vertus dont la nature s'était plu à orner ton ame.

On pense bien que le matin, Lorenzo ne fut pas le dernier à saluer l'aurore, et que Théana aussi aimante que belle et vertueuse, devinant par les siens, les desirs de son amant, fut facilement rencontrée dans le jardin; bientôt toute la société s'y réunit; chacun s'y fit de tendres adieux, et le rendez-vous prochain était fixé à un an; époque à laquelle Philippe

marquait le terme de la délivrance de Florence.

Toute notre famille revint à Rome avec Léons: Zanubio, Salceti et Lorenzo ne devant y rester que deux jours, et delà partir pour Naples, et ensuite aller à Pestum, dans les environs duquel était situé le repaire des brigands qui servaient aux ordres de Stéphano.

Philippe trouva à Rome une lettre de Paris, conçue en ces termes :

Mon respectable ami,

Tout semble favoriser vos vœux et les miens, bientôt votre épouse vous sera rendue, oui bientôt et plutôt que vous ne pensez : jouisssez du bonheur dont elle jouit; elle vous sait vivant, elle sait Lorenzo près de vous, veillant sur vos jours : ô mon ami, qu'elle plume pourrait vous retracer le plaisir que lui a procuré

ma première entrevue. Celui dont elle jouit, quand elle me voit..... car il faut que vous sachiez ..... mais de grâce ne vous livrez pas à tout l'excès de la joie, un revers... ô non, je n'en crains plus. Elle est à vous, ou plutôt elle le sera bientôt..... enfin apprenez tout le succès de mes démarches.

Dans les premiers jours n'ayant pu obtenir du concierge de la maison ou elle était, de la voir, quelqu'argent que j'offris, j'écrivis à ma fille de venir me joindre avec son mari: j'avais conçu un projet. Ayant remarqué que ce concierge avait une fille jeune, de la taille et presque de la tournure de Rose, et assez bien élevée, je bâtis mon plan la-dessus: arrivée à Paris, elle fut bientôt liée avec Lisbeth, dont le pére tomba malade; nos deux amis lui prodiguèrent

tous leurs soins que je partageai; mon plan était une évasion, mais le hasard l'a dérangé, et je crois n'avoir pas à m'en plaindre ; au bout de quelques jours de maladie, le père de Lisbeth fut condamné par les médecins, il apprit l'arrêt fatal avec tranquillité; et me fit demander. Je me rendis sur le champ.

Monsieur, me dit le moribond, vous avez dû juger depuis trois mois que vous me connaissez, que le ciel ne m'a pas donné un cœur tel qu'on le suppose aux personnes qui occupent des places comme la mienne : je me suis fait au contraire un devoir de soulager les peines des infortunés que des ordres sévères, et quelquefois injustes détiennent en ces lieux; je pourrais même ajouter que mon seul plaisir dans cette vie a été d'arrêter les pleurs des malheureux : le ciel m'en a récom-

inspirée, m'a fait mettre en vous toute ma confiance et tout mon espoir : j'ai fait venir hyer un notaire qui a reçu mes dernières volontés : je vous nomme le tuteur de Lisbeth ; veillez sur elle, sur sa fortune, préservez son jeune cœur des dangers du monde ; amie de votre fille, qu'elle en soit une seconde pour vous, et pour prix d'un tel dévouement, acceptez la liberté de madame Derville...— La liberté de madame Derville!...— Un jour vos soins pour ma fille pourrons payer un tel bienfait! pour y parvenir suivez ponctuellement ce que je vais vous prescrire : Lisbeth sait mes intentions, elle les exécutera. Je n'ai d'après le rapport des médecins, que deux ou trois jours à vivre : prenez avec vous deux hommes sûrs, faites les habiller en fracs bleue, ayez toujours une voiture prête, et que ces hommes se tiennent près d'ici,

pour entrer au moindre signal: aussitôt que j'aurai fermé les yeux, votre fille sortira, pour les avertir; et ils viendront chercher madame Derville que Lisbeth leur fera livrer.

Je lui promis de regarder sa fille comme la mienne: cette promesse sembla calmer ses douleurs; il fit venir sa fille, lui demanda une liasse de papiers qui était dans son secrétaire: il me les remit, en me disant que c'était son testament. avec les titres de la fortune de Lisbeth: je le quittai le plutôt possible pour m'assurer de deux personnes, qu'un de mes amis me procura: nous nous tînmes prêts, et le troisième jour, cet honnête homme mourut avec le calme d'une conscience pure. Mes deux hommes avertis par ma fille vinrent, et Lisbeth qui conformément aux intentions de son père n'anonça sa mort que deux

heures après, donna auparavant l'ordre au premier guichetier de faire venir madame Derville: sans perdre de tems je partis avec elle, avec ma fille, si nous ne sommes pas encore en route pour vous rejoindre, c'est parce que je crois plus prudent de rester encore quelques jours à Paris, que de me mettre en voyage sur-le-champ; cependant on n'a fait aucunes recherches. Lisbeth après avoir rendu les derniers devoirs à son respectable père est venue nous rejoindre.!

Jouissez donc, mon ami, elle est libre; lisez l'autre lettre jointe à la mienne, dont la suscription n'est pas d'elle, mais de ma fille; car je craignais que les caractères d'une main chérie, ne vous portassent un coup trop sensible.

Votre ami,

GERNANCE.

Paris, ce 23 Novembre 1537.

O mon époux; quelle main t'a préservé des dangers que tu as courus? le ciel se lassse de te persécuter; tu seras, tu es rendu à mon amour; je te presserai dans mes bras, et ton sein reçevra donc bientôt les larmes de la plus tendre des épouses : près de toi je reverrai un fils que ton cœur a choisi, que j'ai élevé, qui m'est bien cher, puisqu'il a protégé et sauvé tes jours: celui que nous avons perdu au berceau, d'après ce que m'a dit mon libérateur, ne peut exciter tes regrets! ah! pardonne ce langage, il paraît cruel dans la bouche d'une mère, mais je suis épouse et les années n'ont pas ralenti le mouvement de ce cœur qui n'a battu que pour toi. Lorenzo seul après toi, peut y trouver une place. O jour de félicité! jour de bonheur que tu es encore éloigné! ah! Philippe, renonce à tes projets, et puisque

le sort nous réunit, promets-moi de fuir loin de ce sol malheureux, qui fit naître nos infortunes : si mes prières ne peuvent t'en détourner, eh bien ! je te suivrai par-tout: mais dans quel instant vais-je prévoir un tems d'allarmes et de crainte, au moment où le bonheur renaît pour ta Clarice. Adieu cher Philippe, embrasse mon fils et Théana, que leurs caresses te préparent aux miennes ..... ciel! on entre.

C'est Gernance! ce mortel bienfaisant, cet ange tutélaire; il m'annonce mon départ: adieu! soutiens mes forces... on ne meurt donc pas de plaisir, adieu cher époux: demain je pars et je vole dans tes bras.

Ta Clarice.

Qu'elle lettre! quel moment pour Philippe! pour Lorenzo et Théana: non, on ne meurt pas de plaisir; Phi-

lippe le sentit, les malheurs avaient retrempé son ame; mais la sensibilité, l'amour avaient conservé tous leurs droits: cette journée fut, d'après son aveu, une des plus belles de sa vie: cependant l'amitié, l'humanité exigeaient de lui un sacrifice: il le sentit, et quoique son épouse dut arriver huit ou dix jours après sa lettre, il n'en fit pas moins les apprêts du voyage pour le lendemain, laissant le soin de recevoir sa chère Clarice, à la Signora Visconti et à Théana.

Fin du second volume.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ERRATA.

Page 2, ligne 4, un penible et sacré devoir, *lisez :* un devoir pénible mais sacré.

Pag. 10 ligne 15, et arrivèrent à pied, une heure de chemin, *lisez :* et arrivèrent à pied après une heure de chemin.

Pag. 22, lig. 9, se l'ève; *lisez :* se lève.

Pag. 24, lig. 3 et laissèrent le cocher et le domestique à Resnia; *lisez* Resina.

Pag. 61, lig. 1, il s'arrêtont; *lisez :* il s'arrête.

Pag. 71, lig. 18, moi et mon apouse, *lisez:* moi et mon épouse.

Pag. 76, lig 14, après s'être témomoigné; *lisez :* témoigné.

Pag. 84, lig. 8, dans ses jardins; *lisez :* ces jardins.

Pag. 89, lig. 13, tendit sans murmure, ses mains au fer que la tyrannie lui avait dorée; *lisez :* tendit sans murmure ses mains aux fers que la tyrannie lui avait dorés.

Pag. 99, lig. 1, briser des fers; *lisez :* ses fers.

Pag. 121, lig. 2, *Adi profanum vulgus*; *lisez*: *Odi*.

Pag. 124, lig. 15, *Pemium virtutis*; *lisez*: *premium virtutis*.

Pag. 159, lig. 2, au pied du chêne que frappe sa foudre; *lisez*: la foudre.

Pag. 182, lig. 1, j'en appelle encore au tribunal, dont je reconnais l'équité, que nos statuts; *lisez*: mais je lui observe que nos statuts.

Pag. 182, lig. 12, non il ne périrons pas *lisez*: non, ils ne périront pas.

Pag. 190, lig. 1, Théana et Lorenzo empressés de se rejoindre se rejoignirent dans le jardin; *lisez*: empressés de se rejoindre, se rencontrèrent dans le jardin.



